

L'ETOILE-ABSINTHE

4ème Cournée

SOCIETE DES AMIS D'ALFRED JARRY

SOCIETE DES AMIS D'ALFRED JARRY 47, Quai de la Prévalaye 35000 — RENNES

L'ETOILE - ABSINTHE

4ème Tournée

SOMMAIRE

DOSSIER:

Jarry à L'Œuvre, dossier réuni et présenté par

Henri BORDILLON

ETUDES:

Notes sur Tinan et Jarry

Les Jours et les Nuits: une chronique perverse

'Pataphysique et pensée sauvage

Jean-Paul GOUJON Jacques BONNAURE Philippe VAN DEN BRŒCK

CORRESPONDANCE INEDITE:

Lettre inédite de Jarry à Vallette,

présentée et annotée par

Jarry à la lettre

Patrick BESNIER
Philippe VAN DEN BRŒCK

DOCUMENTS JARRYQUES:

Miettes Bibliojarryques

Addenda Germanica

Claude RAMEIL

MENUS COMPTES ET PROPOS RENDUS

Patrick BESNIER Henri BORDILLON

EDITORIAL

Au seuil de notre deuxième année d'existence, il apparaît nécessaire de définir brièvement la ligne directrice de l'Etoile-Absinthe.

Son premier but reste (il a été et restera) la publication de textes inédits ou peu connus d'Alfred Jarry. En outre, nous voulons favoriser, de nos commentaires ou documents, l'élaboration d'une édition enfin complète et satisfaisante des œuvres de Jarry, dont on n'ignore pas qu'aucune encore ne répond à cette définition.

Ainsi s'explique l'absence d'études d'ensemble sur l'auteur de la Dragonne : les essais de synthèse paraissent actuellement prématurés. Notre revue croit pouvoir pourtant publier articles et études sur tel ou tel aspect de l'œuvre de Jarry.

Par ailleurs, et sans penser trahir, *L'Etoile-absinthe* s'intéresse aux contemporains d'Alfred Jarry et veut publier, là aussi, documents, textes inédits et études — autant pour leur intérêt propre que pour l'éclairage qu'ils apportent, direct ou non, à l'univers jarryque.

Alors deviennent nécessaires notre section bibliographique et nos comptes-rendus, ceux-ci appelant la participation d'un nombre sans cesse croîssant de nos lecteurs.

LA REDACTION

DOSSIER:

JARRY A «L'ŒUVRE»

Jarry à «L'Œuvre».

J'ai sifflé de toutes mes forces, d'abord parce que c'était à l'Œuvre et que je sifflais systématiquement toutes les pièces qu'on y représentait...

> ANTOINE «Le Gaulois, 4 janvier 1922)

On a pu longtemps croire, après l'apparition des numéros 3-4 et 20 du Collège de Pataphysique, que tout était dit sur Ubu et, singulièrement, sur les rapports de Jarry et Lugné-Poe. Un démenti, nous semble-t-il, a été apporté à ces pessimistes prévisions par la cinquième livraison des Organographes du Cymbalum Pataphysicum, qui révélait d'inattendus aspects de monsieur Félix-Frédéric Hébert, et la récente édition de toutes les apparitions théâtrales d'Ubu, qui dévoilait, entre autres choses, la véritable identité du docteur Misès et les démêlés de Jarry avec le Censeur...

Nous ne voudrions pas nous arrêter en si bonne voie et instruire le lecteur de récentes découvertes qui, toutes, éclairent d'un jour nouveau les relations de Jarry et du directeur du Théâtre de l'Œuvre.

Comme les documents, le plus souvent inédits, sont de nature et de longueurs diverses, comme, en outre, la place nous était mesurée, nous avons préféré livrer au lecteur ces documents pour eux-mêmes, suivant l'ordre chronologique, nous réservant de les faire suivre de quelques notes éclairantes où, espérons-le! le lecteur ne perdra pas le latin qui lui reste...

Henri BORDILLON

DOCUMENT Nº1

PREFECTURE DE POLICE NOTE POUR M. DELOU

Faire enquête sur «L'Œuvre», sorte de société qui aurait loué le théâtre des Bouffes-du-Nord pour jouer des pièces socialistes.

Se tenir au courant des pièces qui pourront y être jouées.

Paris, le 13 novembre 1893. Signature : (illisible)

Le 9 décembre 93

RAPPORT

J'ai l'honneur de transmettre à toutes fins utiles les renseignements suivants sur «L'Œuvre», troupe dramatique organisée sous la direction de monsieur Lugné (dit : Lugné-Poe) sur lequel je fournis un rapport particulier.

«L'Œuvre» ne serait qu'une réunion d'artistes et aucun acte régulier d'association ne serait intervenu entre eux.

Elle a loué un local rue Turgot, 23 ; là ont lieu les répétitions des pièces que la troupe doit représenter soit à Paris soit en Hollande.

C'est pour représenter des pièces d'auteurs étrangers que «L'Œuvre» a été créée.

Signature: DELOU

DOCUMENT N°2

UNE PROTESTATION

Nous recevons la protestation suivante :

Nous, soussignés, nous sommes présentés au Théâtre des Bouffes-du-Nord pour assister à la représentation de Ames Solitaires, pièce de Gérard Hauptmann, traduite par notre confrère expulsé — pour nous ne savons quelle raison — Alexandre Cohen; et, à notre grande surprise, nous nous sommes heurtés à porte close. Nous avons appris que la répétition et la représentation étaient interdites par ordre ministériel. Nous protestons hautement contre un acte aussi arbitraire, qui n'est justifié ni par les tendances de la pièce, ni par les intentions injustement prêtées au public qui devait y assister, public littéraire et d'invités.

Georges Auriol. Edouard D'Arbourg. Henri Baüer. Jean Carrère. Louis Capazza. E. Charnay. Ch. Châtel. H. Cauche. Manuel Cramme. F.-A. Cazals. A. Darvers. G. Diamant. J. Daurel. Jean Duyros. Rodolphe Darzens. E. Fournière. Léon-Paul Fargue. Aristide Fabre. Jean Goudeski. A. Hamon. L.-W. Hawkens. André Ibels. Alfred Jarry. Jullien Leclercq. E. Laumann. R. Lagrange. Stuart Merill. Victor Melnotte. Tancrède Mauperthuis. Léon Mazet. Emile Portal. P.-N. Roinard. Saint-Pol Roux. Lionel Radiguet. Henri Rivière. Paul Séruzier. Georges Vanor. Villard. Wiest.

etc...



MERCVRE DE FRANCE

MECUSIL MENSUEL DE LITTERATURE ET D'ART

Rociété anonyme au Capital de 75.000 franca

15, BVE DE L'ECHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, 15

PARIS

Paris, le Simenche 19 nov. 1806

Voyons . I was ne until pas un succes quand vous are accepte cette piece, pourquer, nons riedem a thiste sochand & grain or form le nicer, qui est, quelamfois rimplement un gran tapage l'arey sons pries? Nor Jene sius jamais bien an courant se ce qui is passe pariagn for is tres pen elper, restand, Sam no sacres milieux fournolistiques mais, cependent, I entern't here el revire chej moi que tarte la jeune generation, y compris quelque bons neuse acmond la blague, en sons l'attente de cette representation.

Mons any en Deza les articles et timent Nous any en Deza les articles et timent Inhete puble Davoir à frire le claque Jane le salle se soir le . Coute le hambe

les jetts comarades soutremera le comorade en gustion, certainement. et pris le mus le Cer junt ich ligher rage fasti que to Tormer un ocur entraragente, n'un le sonnès tous i just en gurgnel, ourtout. Non poure lours, ne roye pas comme se mosque florentin et ne faites pas, pour élever C'Deure, une vilaine action. Terant une ma em action, je penso, de mangner de parole à un auteur gui a tour les Proits recomptes sur rous. Phre sight per fent etre ? un mice. Weal mais I can moderne gon promund merullensement notre elettime, minime que le some une bonne mensionale some

1 ansois. Tourses an grignol le plus pomish et, en besoni, Jai cette idee Irpuis

guy connais la price, faiter relier vos ecteurs (n' parrille) aun frisis & votre theatre par les ficiles, on les cordes,

3 pringrile soul le plus gres pantens que les entres.

birter le conférence, entre nous, je crois que ce serant Dangereus- parague les bonnes pieces souvent pouron san farmer, et mortant, les pieces sich.

On na par beson & nom enghaner

de gulle façon nons Persons rise ... non leason bei.

plantenant, every petet mol a mon morni, ich linigmi a l'influence ma l'antena el il Jiremera le jeun Romme an l'ever pril famore four ague vous verlez. Om; Cours Soil : clever ...

... mais lya un Ibren... et i est nieme à monsir de chagreni Juil a prim generar græn.
Note amin flochelle

L'ETOILE-ABSINTHE N°3 - ERRATA

P.1é, I.10 lire: Mérodack.

P.14 et 15 sont interversées.

P.14, I.11 lire: Péladan.

P.17, I.4 lire: Péladan.

P.18, I.24 ajouter: (3)

P.19, I.23 lire : Mme de Molènes.

La lettre 9 est datée du 26 juillet.

P.20, I.2 lire: tout retard.

P.21, après la I.9 ajouter : (6) Article paru dans L'Artiste en novembre 1882.

P.27, I.14 supprimer le (1).

P.29, I.19 et p.31, I.15, lire: Mérodack.

Le «signe de Neptune» n'a pas été reproduit après les lettres 15 et 17 contrairement à ce qu'annonce la note p.12.

P.61, I.3, lire: le numéro 4.

P.61, I.17, lire: début novembre.

ment - 250 6

Buen entendre que fe rema format

Mone mais à croyais qui la

le repetats d'apris ce que de ma devait

dit. Item a Fontany from que l'

aulle te voir.

Attri de

nenter a 4 =

Grand formeras. to!

DOCUMENT Nº4



Œuvre"

4 me SAISON 1896-1897.

Je soussigné

demeurant

déclare adhérer comme

MEMBRE HONORAIRE aux huit Soirées de "l'Œuvre" pendant la saison 1896-97. Cette souscription me donnant droit à (1)

SIGNATURE

(1) Indiquer le nombre et le genre de places.

Un fauteuil orchestre ou balcon... 100 fr. — Une loge Un fauteuil 11º galerie...... 60 fr.

Extrait du programme de la Saison 1896-1897 :

Peer Gynt, d'Henrik Ibsen, traduction de M. le comte Prozor, musique de E. Grieg. — Aglavaine et Szirsiette, 5 actes de Maurice Materinck. — Les Aubes, drame poétique, de Émile Verhaeren — du dessus des Forces Humaines, de Bjornsterne-Bjornson (tre et 2^{me} partie). — Edouard II, de Marlowe, traduction de Georges Eekhoud. — Uon roi, de Alfred Jarry, etc.
Les soirées auront lieu dans la Salle du Nouveau-Théâtre, 15, rue Blanche.

DOCUMENT N°5

DOCUMENT Nº6:

UBU ROI A L'ŒUVRE. — Une soirée de cauchemar, un ouragan de sifflets et de huées à peine couvert par quelques applaudissements. Dans la salle, la nuit, et sur la scène, baignée d'une lueur bleuâtre de féerie, des fantômes extravagants. Sont-ce des hommes ou des animaux ces formes étranges sautant et gesticulant avec des onomatopées bizarres, des ululements plaintifs, des pan-pan d'acteurs anamites? Ubu Roi, c'est M. Gémier. Sa figure est recouverte d'un masque moustachu, au nez recourbé ; il est vêtu d'une ample jaquette et d'un pantalon noir, il a un dos et un ventre postiches, un sabre à la main, il est coiffé d'un casque de pompier. Mme Louise France représente la mère Ubu, couverte d'une robe et d'une veste de musicienne hongroise.

Dans la salle des colloques s'établissent :

 Taisez-vous! hurle un convaincu ; taisez-vous, les siffleurs ; vous n'êtes même pas capables de comprendre Shakespeare!

Tas de journaleux! crie un autre.

Ce qui déchaîne la tempête, c'est la modernisation du terme énergique attribué à Cambronne. Imaginez que l'auteur d'*Ubu Roi* a ajouté un «r» à la dernière syllabe : un vieux mot sur un r nouveau, quoi! Chaque fois que cet étrange mais significatif néologisme revient, des protestations s'élèvent.

La scène du Nouveau-Théâtre a été transformée en une scène de Guignol. Les changements de décor se font — comme dans Shakespeare! cité plus haut! — avec des pancartes qu'un monsieur à barbe de fleuve vient déposer à l'avant-scène. Nous voyageons ainsi à travers la Pologne, les acteurs gèlent dans des cavernes glaciales, titubent sur des ponts de navire sans que l'immuable décor : cheminée avec au-dessus un éléphant peint sur un fond doré, ait changé d'un iota. Et ce sont des défilés de soldats pourvus de chevaux en carton, des russes à manteaux vert épinard, des anglais à dolmans sang de bœuf. Tout cela saute, gesticule au milieu d'un tumulte indescriptible. Les vociférations se croisent comme les trognons de chou et les petits bancs des temps héroïques, puis la toile tombe, et, son masque retiré, M. Gémier dit le nom de l'auteur tandis que le bruit redouble... si faire se peut.

A la sortie, des opinions diverses sont encore exposées, mais sans brutalité; les fauteuils n'ont pas subi de dommages, les lustres n'ont pas été cassés, seuls de nombreux gosiers ont dû être terriblement endommagés.

Henri DUVERNOIS

BALLADE SUR LA NECESSITE DE RECHERCHER LA PATERNITE

Gilles, Cassandre, et toi, Pierrot, (Blanche étoile des Funambules Que vint embellir le frérot...
Cy, qui vers Leyden déambule). — Voici venir un autre émule Qui se dit du rire cancer...
Ubu, piqué de tarentule, Ubu, qui dit merdre à Bauer.

Est-il sorti de quelque broc, De la cervelle, sans cellule Du demi-cabot Lugné-Po Ou du fantastique Catulle, Car le colosse... capitule Devant les sifflets et l'enfer Que la décadence module?... Ubu, répond merdre à Bauer.

Tout père veut un fils héros,
Jarry engrosse des Ursules
Que Bauer reconnaît trop tôt
Le gosse à sa voix... sa spatule
Son fort en gueule ridicule
Ne crains point Bauer, cher Abner,
Car n'importe les testicules
Fils-Ubu dit merdre à Bauer.

ENVOI

Dieux qui nous créèrent crapules A votre image, à votre chair, On n'œuvre plus avec les mules, Je le regrette pour Bauer.



LE JEUNE DE BEAUCOUP D'AVENIR.

DOCUMENT N°8:

Cher ami Rachilde,

J'ai reçu ce bon, ce miséricordieux, ce tendre Jarry. D'un trait je l'ai lu. C'est grisant. Dès ce soir, je vais le reprendre, le déguster avec une lenteur gourmande. Quel dommage que je n'aie plus, pour en parler, ni journal, ni santé, (ni intelligence si j'en crois Le Temps de ce soir mercredi qui m'apprend que Madame Colette en son dernier chef-d'œuvre me déclare «un imbécile». Souday s'en étonne, aimablement. Il sera le seul).

Si je puis, dans ma gazette monégasque, glisser quelques mots dont la banalité me dégoûte d'avance, sur votre Surmâle des lettres, comptez que je n'y manquerai point. Mais cette sacrée «Gazette de Monte Carlo» s'encombre de tant d'intéressants mariages et décès qu'il n'y reste guère de place pour parler des livres, fussent-ils beaux comme les vôtres. Heureusement, elle n'énumère pas les suicides de la salle de jeu; sinon elle devrait s'imprimer sur huit pages. (Ce supplément macabre s'intitulerait, je pense : Rien ne va plus)

Ai-je vraiment agité feu mon bord plat, lors du chahut d'Ubu Roi? Je l'avais oublié. Mais je me rappelle si bien Jean de Tinan, André Lebey, Tristan Bernard et leurs réactions diverses. Et aussi la joie féroce des rédacteurs de «l'Echo de Paris» (du clan anti-baüerien) que Baüer avait exaspéré en prônant Jarry et qui espéraient bien voir leur ennemi assommé par la révolte du public — ils sont allés criailler dans le bureau directorial : «C'est très mauvais pour le journal, ces outrances de Baüer» etc. etc. Sale race.

Je bavarde comme l'antique Nestor, souverain de Pylos si mes souvenirs sont exacts. Hélas! oublié Homère, comme le reste. Dites-moi donc, amicissime, l'ai-je connue cette extravagante Berthe-au-grand-pied? Comment Remy de Gourmont a-t-il pu se laisser encombrer par ça?

C'est 7 rue Cassette qu'il habitait, je vois l'escalier. Et Christian Beck me narrait avec un balbutiement ému : «Il a voulu, hum, oui, me tuer...»

Votre vieil ami,

feu Willy, «imbécile»

S.V.P. Rappelez-moi au bon et sûr Vallette. Merci.

NOTES

DOCUMENT Nº1:

Ces deux lettres, conservées aux Archives de la police (Cote D/A 168), éclairent l'intérêt de la police pour l'entreprise théâtrale de Lugné-Poe. Dans la même liasse, on trouve les rapports détaillés, et désabusés, du spectateur appointé par la Préfecture jusqu'en mai 1896. L'absence d'«acte régulier d'association» et le caractère «privé» de ses représentations justifient sans doute la grande liberté dont Lugné-Poe jouit un temps à l'égard de la censure théâtrale puisqu'on ne retrouve aux Archives Nationales, sous la cote F 18 1242, que quelques unes des pièces inscrites au programme de l'Œuvre, toutes représentées au Nouveau Théâtre. Reste que c'est la Salome de Wilde, présentée le 27 octobre 1896, qui clôt ce dossier. Il faut donc en conclure que, pour nous priver de documents, la Préfecture de Police de Paris a fait preuve d'une inadmissible mansuétude envers Lugné d'octobre 96 à mai 97! — mais ces dates correspondent trop bien à la quatrième saison de l'Œuvre, où Lugné ne joua jamais plus de deux fois le même spectacle, pour que ce soit un hasard... Les Archives Nationales conservent en effet, sous la cote F 21 1331, une lettre du Préfet de Police de Paris, adressée au Ministre de l'Intérieur le 19 mai 1897, où il est demandé à ce dernier d'agir pour que le Théâtre de l'Œuvre, considéré jusque là comme un théâtre privé, de même que le Théâtre Libre d'Antoine, soit désormais rigoureusement soumis à la Censure comme un théâtre ordinaire. Une telle demande était motivée par la représentation d'Au dessus des forces humaines de Bjornsterne-Bjornson, le 26 janvier 1897, où des spectateurs s'étaient permis de crier : «vive le Socialisme!».

DOCUMENT N°2:

Ce manifeste, publié dans *Le Journal* du 14 décembre 1893, est l'un des premiers textes publiés par Jarry, après ses textes primés aux concours du Supplément à *L'Echo de Paris*.

Tout semble indiquer que ce texte ne fut pas publié par le seul *Journal*. Il est en tout cas intéressant de remarquer que Jarry, encore élève au Lycée Henri IV, se manifeste, aux côtés de Léon-Paul Fargue, avec de célèbres anarchistes, tant politiques (Carrère et Goudeski) que littéraires (Saint-Pol Roux et Séruzier), — et la formule de la pétition : «notre collégue» semble montrer qu'il revendique déjà un «passé» littéraire.

Cette protestation permettra la répétition générale du 14 décembre 1893 et l'inter-

pellation à la chambre de monsieur Vigué, le 22 janvier 1894.

Ce texte confirme donc les premières prises de position de Jarry, telles qu'on les retrouve dans *Etre et Vivre*, confirme son grand intérêt pour le théâtre de Lugné-Poe, comme en témoignent ses premières lettres à Vallette, et nous permet de rappeler qu'il fut l'auteur d'un court texte sur Gérard Hauptmann dans les *Portraits du prochain siècle*, publiés en 1894 par Paul-Napoléon Roinard, autre pétitionnaire.

DOCUMENT N°3:

L'original de cette très importante lettre de Rachilde, ici reproduite in extenso pour le première fois, figure au Fonds Lugné-Poe de la Bibliothèque des Auteurs Dramatiques. Lugné-Poe la cite, avec quelques coupures, au neuvième chapitre d'Acrobaties (Gallimard, 1931).

DOCUMENT Nº4:

La lettre sans date de Gémier à Lugné-Poe provient du même Fonds. Inédite à ce jour, elle permet de rappeler que Firmin Gémier jouait alors la Révolte de Villiers de L'Isle-Adam à l'Odéon et que Paul Ginesty dut le «prêter» à Lugné-Poe pour les deux représentations d'Ubu Roi.

Dans Le Théâtre, entretiens avec Firmin Gémier, réunis par Paul Gsell (Grasset, 1925,

pp. 96-97), on peut lire:

(Gémier) continuait à se remémorer les soirées tumultueuses du Théâtre Libre et de L'Œuvre, celle où, par exemple, il avait joué le Roi Ubu(i) de Jarry et où il avait dansé sur scène pendant cinq minutes une gigue frénétique pour donner au charivari le temps de s'apaiser.

Et il continuait : «Voyez-vous, il faut toujours se ranger du parti des nouveaux écrivains encore méprisés, chez qui l'on reconnaît de la sincérité et du courage. Il faut aller vers les révolutionnaires en art, vers ceux qui luttent contre les écoles vieillissantes, contre la routine, contre les notions désuètes et nuisibles, vers ceux qui apportent des idées neuves, hardies, profitables à la société.»

DOCUMENT N°5:

Le bulletin de souscription au Théâtre de l'Œuvre est reproduit d'après le document conservé par Jarry, et appartenant à M. Sullerot.

DOCUMENT Nº6:

L'article de H. Duvernois est conservé aux archives de la police, dans le dossier du Théâtre de l'Œuvre, sans aucune indication d'origine. Il est permis de penser qu'elle provient du «Soleil», et qu'elle date du 11 ou du 12 décembre 1896.

DOCUMENT Nº7:

Ce texte figure dans le livre de Roy Lear : *Talentiers, ballades libres*, publié en 1899 par la revue «La Critique» dans sa bibliothèque d'art. Illustré de portraits dûs à Ernest Lapunesse, ces ballades ne sont, le plus souvent, que des republications des contributions d'André Ibels à «L'Aube». Le présent texte est paru dans ce purnal en février 1897 et fait allusion à la querelle consécutive à la Première d'*Ubu roi*, entre Henri Fouquier, du «Figaro», et Henri Bauer, de «L'Echo de Paris». Cet incurable admirateur des symbolistes était un fils naturel d'Alexandre Dumas, ce qui éclaire quelques unes des allusions de cette *Ballade*.

DOCUMENT Nº8:

Ce document figure dans le livre d'Ibels et Lapunesse (cf. ci-dessus), page 67. Le portrait du «pune de beaucoup d'avenir» semble bien être celui d'Alfred Jarry. En tout cas, il ne saurait s'agir d'un autoportrait de La Jeunesse, comme le soutient étourdiment Henry Nicolas à la page 76 de son *Mallarmé et le Symbolisme* (Larousse, 1972). Rappelons que La Jeunesse, un temps ami de Jarry, est l'un des protagonistes des *Jours et les Nuits* sous la transparente dénominations de Séverus Altmensch.

DOCUMENT N°9:

La présente lettre, dont le manuscrit avait figuré à l'exposrrysition, appartient à monsieurs F. Sullerot ; elle fait allusion aux lignes du bas de la page 80 du livre de Rachilde.

DETTES, DONT BIBLIOGRAPHIQUES:

Le présent dossier doit d'être ce qu'il est à la Bibliothèque des Auteurs dramatiques (9, rue Ballu, Paris), aux Archives de la police (1 bis, rue des Carmes, Paris), à monsieur François Sullerot, qui nous a ouvert ses collections.

Par ailleurs, le lecteur sérieux ne pourra manquer de se reporter aux ouvrages suivants

REVUES:

- Cahier du Collège de Pataphysique N°3/4, surtout : Comment Jarry et Lugné-Poe glorifièrent Ubu à l'Œuvre, par P. Lié (J.-H. Saimont, avec la collaboration de A. Arténian et M. Coquery, pp.37-51; Ubu ou la création d'un mythe, par J.-H. Saimont (E. Peillet), pp.57-69; La presse d'Ubu Roi, par Henri Robillot, pp.73-88;
- Organographe du Cymbalum Pataphysicum N°5, pp.1-82.

LIVRES A CONSULTER:

Les langages de Jarry, par Michel Arrivé, Klincksieck, 1972, surtout pp. 165-318; Sermons Laīques, par A. Claveau, Ollendorff, 1898, pp.32-41; Mes souvenirs du Symbolisme, par André Fontainas, N.R.C., 1928, pp. 155-180. Ces nuits qui ont fait Paris, par Guillaume Hanoteau, Fayard, 1971, pp. 11-75; Baudelaire to Beckett, a century of French Art and Literature, H.R.S., Austin, pp. 94-99; Talentiers, ballades libres, par Roy Lear (André Ibels), La Critique, 1899; A. Jarry ou le surmâle des lettres, par Rachilde, Grasset, 1928, pp. 67-130; Le symbolisme au théâtre, par Jacques Robichez, L'Arche, 1957, pp. 227-255 et 357-381.

H. B.

ETUDES:

- Notes sur Tinan et Jarry, par Jean-Paul GOUJON
- Les Jours et les Nuits : une chronique perverse, par Jacques BONNAURE
- 'Pataphysique et pensée sauvage, par Philippe VAN DEN BROŒCK

Notes sur Tinan et Jarry.

A lire la biographie de Noël Arnaud, on retire l'impression que Jarry fut perpétuellement en butte à la jalousie mesquine de Tinan, «godelureau» mû par une «ambition frénétique», qui considérait Jarry comme un «gêneur dont l'étoile faisait pâlir la sienne»(1). Le portrait que trace Noël Arnaud de Tinan ne respire point un excès de sympathie, mais nous ne saurions certes le lui reprocher. Il nous est simplement paru nécessaire de rectifier ce portrait sur divers aspects, ce qui nous permettra de faire brièvement le point sur les relations Jarry-Tinan.

Disons tout de suite qu'on ne sait pas grand chose sur les rapports des deux écrivains ; plus exactement, nous n'avons d'informations que sur les sentiments — plutôt admiratifs, on le verra — que Tinan éprouvait envers Jarry et sa littérature. Quant à savoir ce que Jarry pensait de Tinan, nous ne pouvons le préciser en l'état actuel de nos connaissances et laissons cette tâ-

che à quelque expert jarryque.

Fargue dans D'Après Paris nous montre Tinan et Jarry réunis sur l'impériale du Place Pigalle-Halle aux Vins et s'élançant à l'assaut de cette Butte où Ubu ne tardera pas à officier. (2) On peut également penser que Tinan et Jarry se côtoyaient aux soirées du Théâtre de l'Œuvre, dont Tinan rendait compte dans le Mercure. Avant d'y retrouver Tinan pour la répétition générale d'Ubu Roi, il nous faut souligner que Tinan s'était livré dans Le Centaure, en août 1896, à un vibrant éloge de Jarry. Il n'est pas mauvais de donner ici le morceau entier de la Chronique du Règne de Félix Faure, à la date du 24 juin :

Qu'est-ce qu'elle dit la p'tite Pomme d'Api? Caran d'Ache

M. Alfred JARRY - UBU ROI

«Merdre — Oh! voilà du joli, Père Ubu, vous estes un fort grand voyou.» Ah! Ah! que nous avons ri, au Mercure de France, toutes les fois que la voix «spéciale» de Jarry nous disait les forfaits du «Maître des Phynances». Il y avait là, quelquefois, des gens qui ne sont pas tous fous, quoi qu'on dise — Mme Rachilde et Mlle Moréno, Alfred Valette, Henri de Régnier, Henri Albert, Pierre Louys, Marcel Schwob à qui Ubu est dédié, André Lebey, Léon-Paul Farque, Robert de Souza, Miss Fanny Zaessinger, Ferdinand Hérold, votre serviteur, j'en passe et des pires... Eh bien, lorsque Jarry disait : «Eh bien, capitaine, avez-vous bien dîné? — Fort bien, monsieur, sauf la merdre. — Eh! la merdre n'était pas mauvaise. — Chacun son goût.» — Je vous assure que nous nous tordions, et la «Danseuse» de Clésinger applaudissait. Je dis cela pour ceux qui, devant le drame de Jarry, pincent les lèvres comme on se bouche le nez, et disent : «Je ne trouve pas cela drôle.» Ils ont tort. Ce n'est pas que j'aie — malgré que les Goncourt aient pu dire joliment : «Le jour où les jeunes filles ne riront plus des plaisanteries scatologiques, le monde finira» — un goût très prononcé pour la «m....», mais dans cette parodie énorme, d'une fantaisie exubérante et aigüe, qu'est Ubu Roi, rien ne peut être exagere. Ne vous y trompez pas, Jarry est à sa façon le plus clairvoyant des psychologues ; il définit l'ambition : «Si j'étais roi de Pologne, je pourrais fort souvent manger de l'andouille et rouler carrosse par les rues»; il synthétise la politique : «Le mauvais goût ne vaut-il pas le bon!». «Quand j'aurai pris toute la phynance, alors je tuerai tout le monde et je m'en irail» et même la mère Ubu parle fort

bien de l'amour : «J'ai perdu mon cavalier, le palotin Girond (sic), qui était si amoureux de mes attraits, qu'il se pâmait d'aise en me voyant, et même, m'a-t-on assuré, en ne me voyant pas, ce qui est le comble de la tendresse.» — Certainement, une œuvre aussi... hors formule exige beaucoup de délicatesse de la part de ceux qui s'y plaisent, cette verve, à la fois brutale et fine, est fort estomaquante. «Palotins» et «salopins de phynances» sont très kaléoscopiques (sic) et les portraits de «Monsieuye Ubu», qui sont en frontispice au volume, ne ressemblent à personne de nos connaissances... «Phallus déraciné pourquoi fais-tu de pareils bonds?» Mais... comme c'est bien!

Nous donnons ces lignes de Tinan comme document, et non point comme jugement transbouleversant fait pour l'éternité, encore qu'il ne manque pas de perspicacité, pour 1896. Mais il va de soi qu'un tel éloge ne saurait contre-balancer l'absence totale de Jarry au sommaire des deux volumes du *Centaure*. Comme le souligne Noël Arnaud, une telle absence est tout à fait anormale et inexplicable. Comment expliquer l'inexpliquable? Jarry fut-il écarté par H. Albert ou quelque autre membre de la rédaction? Nous n'en savons rien. Noël Arnaud a raison de rejeter l'hypothèse Fargue, car le mythomane Fargue ne fut jamais un des fondateurs du *Centaure*, comme il voudra nous le faire croire plus tard. Il faut par ailleurs noter que dans la même chronique de Tinan figure un non moins vibrant éloge du *Tancrède* de Fargue. Echange de bons procédés? On sait que le deuxième chapître de ce curieux texte de Fargue est dédié à Tinan. Mais n'est-il pas singulier de voir Tinan associer dans un même éloge Fargue et Jarry? En tout cas, il serait difficile d'écrire, comme le fait Noël Arnaud, que tout poussait Tinan à «faire le vide autour de ce gêneur de Jarry».

Sautons quelques mois. Nous voici à la générale d'*Ubu Roi*, le 10 décembre 1896. Willy nous a conservé la silhouette de Tinan à cette soirée, un Tinan «partagé entre deux courants d'opinions violemment antithétiques, (qui) s'ingéniait à les concilier en applaudissant à grand fracas tout en sifflant comme un merle» (3). Sans commentaires. On ne dira jamais assez tout ce qu'une telle attitude avait d'exemplairement pataphysique.

Par ailleurs, des mentions élogieuses de Jarry reviennent fréquemment dans la correspondance de Tinan. Se référant au numéro de septembre 1895 où avait paru l'Acte terrestre de Cesar-Antéchrist, Tinan écrit à son ami Lebey:

Oh! ce dernier numéro du Mercure! La gravure sur bois de ton ami M. Jarry! Tant qu'il y aura de semblables choses à voir, je veux vivre. Et le «Père Ubu qui a trop bu». Et le mot «sagoin» qui hante évidemment ton ami M. Jarry, et la sixième lettre du mot «merde», etc, etc... Et Tinan d'ajouter cette curieuse précision : Il a mis de 88 à 91 — 4 ans — à écrire cel, ce n'est pas de trop (4). Jarry préoccupe assez Tinan pour qu'il glisse en post-scriptum de la même lettre : Je voudrais une définition du mot palotin, cette fois-ci il y en a un qui explose?????!!

Il revient à la charge dans une lettre du 2 septembre au même : Quant à moi si je veux de l'argent (...), (c'est parce que) je voudrais pouvoir me payer des fumisteries immenses (...) : Faire publier dans dix grands journaux un éloge d'Ubu Roi et conduire les palotins à la gloire!!!, ajoutant qu'il regrette que Lebey connaisse si peu Jarry.

Il ne semble donc pas que Tinan voyait d'un mauvais œil Jarry. A-t-il pu être jaloux de lui à un moment à cause de Fanny Zaessinger, comme semble l'insinuer Noël Arnaud? On sait que Fanny, en ce temps-là liée surtout avec le dessinateur Léandre, était admirée par Tinan, mais il ne semble point que ce dernier se souciait autrement de la séduire. La cour qu'il a pu lui faire était une cour toute verbale et sans conséquence. S'il émaillait ses lettres à ses amis d'allusions plaisantes à Fanny, cela ne tirait nullement à conséquence. Fanny se prêtait à ce jeu, et on en vient à penser que l'intérêt de Tinan pour Fanny était une sorte de «scie» qu'il introduisait dans ses lettres. Une lettre inédite de Tinan à Vandérem se réfère élogieusement à l'article de Jarry De l'inutilité du Théâtre au Théâtre (Admirables considérations de Jarry sur le théâtre... libre) et contient un hommage drôlatique à Fanny: Mes plus tendres (et respectueuses! Parbleu!) amitiés à Fanny. Ah! Boire un lait chaud près d'elle et puis... boire quelque chose de plus «fortifiant» après. (Je ne bois plus que du cafe, mon cher) (6)

Une lettre de Tinan à Rachilde contient cette commission pour Fanny :

Dites-lui «bien des choses» de ma part, voulez-vous?

— A qui?

 A Fanny parbleu!... et bien des très sincères «vœux de bonheur». (j'allais écrire «veaux de bonheur»..! ... horrible!) (7)

Même rengaine dans d'autres lettres à Rachilde. On inclinerait à penser qu'il n'y eut jamais de liaison ou même de vélléité de liaison chez Tinan. Commerce de camaraderie à coup sûr, comme le laissent entrevoir Fargue et La Jeunesse ; mais il ne faudrait pas chercher plus loin, et l'hypothèse d'une jalousie de Tinan envers Jarry à cause de Fanny Zaessinger tombe d'ellemême.

Eliminées la jalousie littéraire et celle pour Fanny, ne reste que celle de l'affabulation d'un tiers. «Qui donc?», comme on dit dans La Belle Hélène. Le livre de Noël Arnaud associe le nom de Tinan à celui de Rachilde à propos de la mystification de la Vieille Dame de Gourmont, et il semblerait bien que ce soit du côté de l'épouse d'Alfred Vallette qu'il faille mener nos investigations. On sait que celle-ci a évoqué Tinan dans ses Portraits d'Hommes, où elle se garde d'ailleurs de citer la moindre lettre de Tinan. A lire le Jarry de Rachilde, la responsabilité de la cruelle mystification, qui fut fatale à Jarry, incomberait à Tinan. Tinan était certes au courant de la mystification, puisque dans un amusant texte inédit : Quelques livres à paraître, il annonce la parution toute imaginaire d'une publication de Gourmont destinée aux bibliophiles idéalistes et intitulée Le Panorama de la Vieille Dame.) Comment Tinan n'aurait-il point été au courant, puisqu'il rencontrait Jarry aux mardis mercuriels de la rue de l'Echaudé? Mais si Rachilde avait elle aussi sa part de responsabilité dans l'affaire, et non la moins importante peut-être? Ce soupçon — ou plutôt cette hypothèse — peut évidemment paraître injurieux à certains, mais notre méfiance est éveillée par le fait que, dans Portraits d'Hommes, Rachilde a visiblement fait largesse à Tinan d'une antipathie envers Jarry dont il était fort dépourvu. Les propos méprisants de l'auteur d'Aimienne pour Jarry et ses considérations sur le linge sale de ce dernier sont probablement controuvés ou déformés par l'excès, car on ne rencontre nulle part chez Tinan d'exemple de jugements aussi venimeux envers un tiers. Non que Tinan fût un ange de mansuétude, — car il avait l'ironie facile et mordante, — mais un tel fiel n'était point dans sa manière, et on chercherait en vain un exemple semblable de malignité dans son œuvre, ses lettres ou ses propos. Les pages de Rachilde purent donc, intentionnellement ou non, accréditer la légende d'un Tinan qui «ne pouvait souffrir» Jarry. (8)

Maintenant, peut-être de nouveaux documents nous permettront-ils un jour d'en savoir plus long? On ne connaît qu'une seule lettre de Tinan à Jarry (9), mais une seconde semble être récemment passée en vente publique, sauf erreur?(10) Il est malaisé de le savoir, car le rédacteur du catalogue de la vente a, selon une fâcheuse habitude hélas de plus en plus répandue, négligé de fournir le moindre détail ou le moindre extrait de la lettre... Il n'est également point exclu qu'il ait existé des lettres de Jarry à Tinan, mais leur trace serait alors perdue.(11) En attendant la biographie de Tinan que nous préparons, on trouvera un autre document sur Tinan et Rachilde dans notre numéro SPECIAL TINAN de la revue «A l'Ecart», à paraître en octobre

1980 — N°4 de cette revue trimestrielle —. La question est donc loin d'être close.

Jean-Paul GOUJON

NOTES

- (1) Noël ARNAUD: Alfred Jarry D'Ubu Roi au Dr Faustroll, p. 203.
- (2) Leon-Paul FARGUE: D'Après Paris, Gall. 1932, p. 74.
- (3) WILLY: Souvenirs littéraires... et autres, Ed. Montaigne, 1925, pp. 24-25.
- (4) André LEBEY: Jean de Tinan, Souvenirs et correspondance, Floury, 1922, p. 168.
- (5) Ibid., p. 173.
- (6) Lettre inédite à F. Vandérem, 5 septembre 1896. Coll. part.
- (7) Lettre s.d. de Tinan à Rachilde, cit. in cat. Biblis s.d., n°774.
- (8) Quelques livres à paraître, texte inédit de Tinan à paraître dans le numéro 4 SPECIAL TINAN de la revue trimestrielle d'histoire et de documentation littéraire «A l'Ecart».
- (9) Rachilde, Portraits d'hommes, Mercure de France, 1930, p. 124.
- (10) publiée pour la première fois dans le numéro du «Divan» consacré à Tinan (avril 1924).
- (11) Vente Drouot, 5 février 1973. Impossible de dire s'il s'agit ou non de la lettre déjà publiée dans «Le Divan» de 1924.

Nota: Une lettre de Jarry aux Vallette, en date du 14 novembre 1898, parle en post-scriptum de la mort de Tinan.

Les Jours et les Nuits : une chronique perverse.

On est généralement sensible, en lisant le premier roman publié de Jarry: *les Jours et les Nuits*, à la dualité de ce texte, à ce qui fait de l'auteur un «Janus bifrons» selon l'expression de Charles Dedeyan. Le roman serait une chronique du réel, un texte autobiographique qui couvrirait toute la période du service militaire de son auteur; de ce point de vue donc, un roman réaliste, un roman à clés dont tous les personnages ont existé et sont identifiables; et sur cette chronique objective se grefferait un discours de la «désertion», un texte fantasmatique parallèle au premier mais sur un autre mode spatio-temporel et textuel, ce qui a fait dire et écrire à plus d'un que Jarry rêvait sa vie. Or, il n'y a rien d'irréel, ni personne. Valens a existé, quelque difficulté qu'on ait à le cerner; les voyages à Ste-Anne, comme vers Halluin et Menin, Jarry les a réellement vécus. Ce qui distingue ce récit de la vie militaire de la vie «autre», c'est la perception du temps, rectiligne, «selon une trajectoire» dans un cas, diverse et aussi libre qu'un mouvement brownien dans l'autre. De plus, une lecture superficielle pourrait donner à penser que les deux mondes qui jouent ici sont hermétiquement clos et irréductibles l'un à l'autre, alors que, précisément, le discours de la désertion, ses dérapages et ses délires métaphysiques s'articulent sur la lecture du réel.

Faire l'économie d'un examen de la notion de «Pataphysique», telle qu'elle apparaît au livre IV du roman, pourrait induire en erreur sur sa signification.

Le second chapître du *Livre de Dricarpe* raconte un cas de télékinésie : Sengle dirige les évènements selon sa volonté, oriente une partie de dés selon son désir.

Et il prit plaisir à annoncer à Severus les points invraisemblables qu'il percevait tournoyer, avant leur sortie de l'opacité du cornet (...) Personne ne joua plus aux dés avec lui, car il dépouillait des sommes considérables (2).

A l'inverse des Eléments de Pataphysique des Gestes et opinions du Docteur Faustroll, le discours sur la Pataphysique est une simple dénotation d'un élément biographique et non un discours théorique; du moins dans un premier temps, car c'est là que va s'opérer le clivage et que l'on aura une des clés du texte. La pataphysique est cette attache qui relie le réel immédiat à la réalité médiatisée par la volonté du sujet, ce lien qui unit «la pensée, la volition et l'acte», ce principe qui transmute les contraires en neutralisant leur opposition. Dans les Jours et les Nuits, ce sont les oppositions inhérentes à la perception du temps qui se trouvent ainsi réduites. Il n'y a plus ni présent ni passé ni solution de continuité. Il y a le temps continu, étale et uni.

Et il pensait surtout qu'il n'y a que des hallucinations ou que des perceptions, et qu'il n'y a ni nuits ni jours (malgré le titre de ce livre, ce qui fait qu'on l'a choisi), et que la vie est continue (3).

La Pataphysique est le désir du sujet qui dissout les rythmes et les ruptures de la réalité. S'il y a de la difficulté, pour un lecteur non prévenu, à aborder les Jours et les Nuits ou l'Amour Absolu, deux textes pourtant profondément enracinés dans le réel puisqu'autobiographiques, c'est que Jarry retire constamment les jalons qui permettent au lecteur de saisir le continuum du temps, de savoir où il en est, de se guider dans le texte. Cet élargissement de l'espace romanesque, ou plutôt de l'espace biographique par le constant passage de la

perception immédiate à la perception médiatisée par le souvenir ou le rêve est déroutant autant que nouveau ; il n'y a aucun repère, comme dans les contes fantastiques, qui signale le passage d'un domaine à l'autre, aucune borne textuelle qui signale qu'au-delà de cette limite, les instruments du réel ne sont plus valables. Toute perception de la réalité est pervertie. Ainsi dans les célèbres Propos des Assassins qui narre une drogue-party :

Sengle le plus lucide parce que l'état de haschich est le plus semblable à son état normal, puisque c'est un état supérieur, par une réciproque simple est devenu presque un homme normal, et a pris des notes (4).

Le temps neutralisé, les comportements bouleversés, le langage aussi va être perverti dans sa fonction même de communication. Toujours dans le même chapître où l'on voit sous l'effet de la drogue, les interlocuteurs échanger des propos reliés par aucune logique apparente.

Au plan du signifié, le texte est en constante rupture de continuité. La logique concerne seulement le signifiant (notons, d'ailleurs, que la fameuse dichotomie saussurienne est ici hors d'état de nuire, puisque, privé de signifié, le signifiant ne signifie plus rien : la machine est cassée) :

PYAST: Un sot trouve toujours un puceau...

NOSOCOME: La puce demeure au coin du Boulevard St-Michel.

PYAST: C'est le Boulevard Haussmann qui veut l'emporter comme échantillon.

NOSOCOME: Il prend ça pour des verres de bouteilles. Il y a un vers libre par échantillon.

PYAST: Il n'a pas besoin de bouteilles puisqu'il se purge avec des vers libres (5).

Si l'on postule l'égalité du signifiant et du signifié, il n'y a aucune raison pour ne pas admettre qu'un texte fonctionnant par jeu de signifiant dénote moins de réalité qu'un texte fonctionnant «normalement». La Pataphysique, en affirmant l'unité des contraires, en opérant cette neutralisation du recto et du verso par l'affirmation de leur identité, provoque l'assimilation des jours et les nuits qui sont les jalons du temps, et réduit le temps à cette matière étale et étrange où le réel et l'irréel, la perception, le rêve et le souvenir sont intimement liés. C'est là la profonde différence entre le roman de Jarry et d'autres romans anti-militaristes ou un roman «anarchiste» comme le Voleur de Darien, à peu près contemporain, et que Jarry devait admirer puisqu'il le fera figurer dans la bibliothèque du Dr Faustroll. Le texte de Darien, aussi largement autobiographique, suit pas à pas les étapes de la vie de son héros et montre la corruption de la société. Jarry, sous-titrant son texte : roman d'un déserteur aurait bien pu faire un roman franchement anti-militariste. De fait, on frôle par moment le discours anarchiste, notamment dans les épigraphes :

Le soldat en France, comme en Prusse, n'est plus qu'un homme enchaîné; c'est un fugitif au premier moment de liberté, quand l'occasion s'en présente. (Livre I)

ou bien encore dans les titres des chapîtres (ainsi : *De l'abrutissement militaire*). Mais l'attaque de l'institution se fait toujours de biais. Là où on s'attendrait à une charge comme en poussera Darien dans *Biribi*, on aura un développement idéaliste et individualiste presque barrésien :

Il y a deux instincts de conservation, le noble et l'ignoble. L'instinct noble est l'instinct de conserver son moi et de maintenir son individualité impénétrable aux forces extérieures (6).

Il faudrait étudier en détail les sources et le cours de l'idéalisme et de l'élitisme chez Jarry. On remarquera que la Pataphysique, du moins dans les Jours et les Nuits se fonde sur cet idéalisme égotiste. La Pataphysique sera cette technique, apparentée à la toxicomanie (on ne s'étonnera pas de les voir si proches dans le roman), destinée non à fuir la réalité, mais à la faire fuir et à se garantir de son atteinte. A-t-on assez pris garde à l'importance de l'idée de propreté physique dans les Jours et les Nuits? Manie de petit-bourgeois? Peut-être, mais aussi refus de l'épaisseur crasseuse de la matière. Ce désir d'éloignement du réel, cette volonté de le plier à ses lois, se

double d'une volonté de voyager aux lieux d'une réalité autre, recréée par le désir et l'imagination. On connaît la belle formule de l'Amour Absolu : La vérité humaine, c'est ce que l'homme veut : un désir. L'individualisme absolu de Jarry se fonde sur ce principe : la réalité (en l'occurence la réalité militaire) ne le satisfaisant pas, il va périodiquement la nier, et le texte opèrera la transmutation, le passage d'un univers à l'autre.

Au chapître Itinéraire (I, V), on voit la réalité (le premier jour de caserne) s'effacer devant le rêve sans que rien ne nous le signale (7). On a donc cerné l'importance de l'Idée de Pataphysique dans le processus de dissolution du temps, mais ce serait une erreur de croire à l'homogénéité, à la pureté et à la simplicité de cette notion. On vient en effet de le voir, la Pataphysique se mêle étroitement à l'idéalisme qui tenait lieu, sinon de philosophie, du moins de vague substrat idéologique, au mouvement symboliste, comme dans le curieux et beau texte Etre et Vivre:

L'Anarchie est; mais l'idée déchoit qui se résout en acte ; il faudrait l'acte imminent, asymptote presque (8).

Dans une histoire de l'idée de Pataphysique, il ne faudrait pas oublier que Jarry parle, à sa manière, le discours de sa position sociale, à la fois ancrée dans la petite bourgeoisie bretonne, les milieux symbolistes et les sympathisants de l'Anarchie.

Il semble qu'à l'origine, ou au moins une fois dégagé du parler «potachique», le terme de pataphysique désigne cette parole forcément écartelée entre le Réel (ses origines bourgeoises, sa vie militaire) et l'Imaginaire (l'Utopie anarchiste, le «rêve cyanique», les amours de Sengle et de Valens, amours toutes idéales et dégagées de l'empire des sens.); la Pataphysique est une parole magique qui veut briser la résistance des choses, rendre lumineuse leur opacité. Ne serait-elle pas aussi une régression à l'enfance, et à son égocentrisme qui fait de tout sujet un petit maître qui veut voir le monde lui obéir? Dans les Jours et les Nuits, la Pataphysique est liée à une puissance de l'individu sur les objets.

Sengle s'était cru le droit, de par son influence expérimentale sur l'habitus de petits objets, d'induire l'obéissance probable du monde (9). C'est dans la Pataphysique que va se creuser la différence qui permettra à Sengle de déserter. Par la suite, dans les Gestes et Opinions du Docteur Faustroll, Pataphysicien, la définition de la Pataphysique sera plus scientifique :

La Pataphysique sera surtout la science du particulier quoiqu'on dise qu'il n'y a de science que du général. Elle étudiera les lois qui régissent les exceptions et expliquera l'Univers supplémentaire à celui-ci; ou moins ambitieusement décrira un univers que l'on peut voir et que peut-être l'on doit voir à la place du traditionnel... (10)

On peut mettre ce texte théorique en rapport avec les Jours et les Nuits qui sont la réalisation romanesque du jeu de ces univers, ou encore avec Etre et Vivre, plus haut cité, où Jarry parle de ses engins, allusion aux machines infernales des anarchistes :

Mes engins ne sont pas construits; mais avant que l'Etre disparaisse, j'en veux noter les symboles — et non cymbales, malgré la rime future, comme a failli (et avec raison vous le saurez) ma plume fourchante — que pour les petits enfants — il fut bon père et bon époux — l'on gravera sur sa pierre tombale.

Symboles de l'Etre : deux yeux nyctalopes, cymbales en effet appariées, de chrome circulaire, car identiques à soi-même.

Un cercle sans circonférence car inétendu ; l'impuissance des pleurs d'un cœur car éternel. (11)

Outre qu'on voit ici paraître comme symbole de l'Etre les images de l'espace et du temps dissous en infini et en éternité, on peut se demander si la Pataphysique ne serait pas cet engin non construit qui démolit *symboliquement* l'ordre du monde en le désertant, en le tenant à distance et en le réduisant à être une exception, une solution imaginaire parmi une infinité d'autres et donc indifférente. Le projet littéraire de Jarry serait donc la mise à mort symbolique

de la réalité et le retour à des paysages plus habitables :

Et Sainte-Anne était tout l'aimable aux sens et à l'âme du plus ancien passé de Sengle. (12)

On avancera sans crainte qu'avec les Jours et les Nuits et la neutralisation de l'opposition des temps (qu'on aurait tort de réduire à une simple dichotomie réel/imaginaire) qui s'affrontent ordinairement dans leur irréductible différence comme le jour et la nuit, Jarry opère sans se salir les mains la révolution intégrale, la réalisation effective de l'Anarchie qui n'est pas ici incompatible avec «l'action restreinte», chère à Mallarmé. Son éducation et son mode de vie, somme toute attaché aux conventions, lui interdisaient en effet de passer aux actes, d'où ce refuge dans l'anarchisme idéaliste et la subversion textuelle du monde par l'effacement du Temps et cette mise en avant de l'imaginaire. Comme Mallarmé, il tourne l'épaule à la vie, et ne pouvant détruire l'armée, il la déserte, mais symboliquement. Il ne la nie pourtant pas, et elle reste en effet constamment présente dans le texte, et au niveau de la plus simple dénotation, presque du «carnet de bord», du journal quotidien. Mais, outre que les pratiques militaires sont constamment combattues, la vie militaire elle-même devient comme un tremplin pour l'autre vie, celle passée près de Valens ou le retour à l'enfance. On l'a dit plus haut, le passage du temps linéaire au temps atomisé des espaces imaginaires, est le seul signal qui permette de signaler qu'on embraye d'un niveau du texte à l'autre. Alors que la vie militaire se vit dans l'épaisseur obstinée du quotidien (elle est prise à son début, I, 4, et menée jusqu'à la réforme de Sengle, V, 9) et dans des lieux précis et militaires (caserne, champ de tir, hôpital), la vie double est une promenade fantaisiste en des lieux divers où l'on saute du présent au passé. Ce double biographique n'est pas inventé et s'appuie sur des données réelles (les voyages de Sengle/Jarry à Sainte-Anne d'Auray ou en Belgique), mais l'intrusion non préparée de cette diversité spatio-temporelle au sein de la régularité du récit réaliste et autobiographique provoque cet effet d'étrangeté qui transfigure en images oniriques ces dérives imaginaires.

La 'pataphysique comme science des solutions imaginaires est précisément la condition de ces dérives puisqu'elle permet toutes les transgressions du temps et de l'espace. En effet si à l'égard de la Pataphysique toutes choses se valent, c'en est fini des concepts qui structurent notre perception de la réalité puisque le loin est le près et que le passé est le présent (ou l'avenir)

Semblable à son frère Valens qu'il saura loin pendant dix mois, Sengle s'éloigne du soldat, et il revit son passé comme le présent de Valens, comme des impressions qui lui plaisent et sont donc les seules vraies de son âme. (13)

Ainsi s'enchâsse un retour au passé (le voyage effectué dans le Nord et la Belgique), au milieu du récit de ses débuts à la caserne. Et le retour à la réalité se fait de manière inattendue :

Sengle passa Halluin et Menin et ne s'éveilla qu'au premier gendarme belge. C'était le fourrier qui le tirait par les pieds : — Debout! le major vous demande! (14)

Toutefois, cet exemple se rapproche de terres plus connues car il ne s'agit que du récit d'un rêve ; et d'autres passages du roman désignent à notre attention une forme toute différente. Le chapître *Pataphysique* (IV, 2) montre que Sengle dirige sa vie. L'imaginaire de Sengle n'est pas seulement involontaire et accidentel comme le rêve, il est aussi le résultat d'un projet délibéré de vivre son désir. Cette perversion de la réalité ou mieux cette reconstruction du Réel autour du démiurge Sengle est un acte volontaire. Le Réel n'est autre que le produit du vouloir.

Le monde n'était qu'un immense bateau avec Sengle au gouvernail. (15)

Que cette phrase figure au chapître *Pataphysique* montre ce que Jarry entendait alors par ce mot : le devenir de son imaginaire en tant qu'inversion du Réel, vouloir, triomphe remporté sur le moi social doublement pesant en période de service militaire, et sur le monde environné qui est déréalisé par la pure volonté du sujet désirant.

Insulte au sens commun et au langage conçu comme «véhicule de l'universel reportage» qu'un chapître comme les Propos des Assassins. Retour vers le passé et les mythologies primitives que les adjurations de Sengle à Valens :

Mon frère, dit-il à Valens, ne me touche pas, car le fil s'interrompra aux arbres comme lorsqu'on court avec le cerf-volant sous les poteaux du télégraphe ; et il me semble que si cela arrivait, je mourrais. (16)

Régression infantile que la présence, comme dans l'Amour Absolu de l'enfance bretonne : ici le pélerinage à Sainte-Anne (le tain des mares).

C'est précisément Sainte-Anne (à qui est voué l'hôpital parisien des aliénés) qui est le symbole, la représentation mythologique de cette volition, de cette emprise de Sengle sur le monde, de cette créativité qui contourne la réalité.

Sengle élut donc Sainte-Anne comme truchement de soi avec l'Extérieur et synthèse de toute sa force éparpillée en saxifrage dans les interstices des pierres militaires. Et il forma cette synthèse par une invocation perpétuelle selon soi et selon les rites. (17)

Ces derniers mots sont intéressants. Comment ne pas voir dans la plupart des textes théâtraux ou romanesques de Jarry à la fois un rite et un jeu?

Jeu de l'imaginaire et du réel, jeu avec le sens, jeu de signes.

Et le sens du roman ne serait-il pas le produit direct de la situation de Jarry-Sengle? Isolé dans l'institution militaire par la perte de son double (Sengle signifie à la fois seul et sans double), Sengle est condamné au réel, c'est à dire à la séparation de l'alter-ego et tout le jeu des *Jours et les Nuits*, au moins du *Livre de mon frère*, va consister pour Sengle à rejoindre dans le miroir son image, à rejoindre Valens le double, à se nier comme Sengle, et pour cela à déserter le Réel, c'est à dire ce qui est plat, univoque, simple, spatialement et temporellement, et gagner ce domaine mouvant, miroitant comme le «tain des mares», discontinu dans le temps et l'espace, générateur de bonheur :

Sengle découvrait la vraie cause métaphysique du bonheur d'aimer : non la communion de deux êtres devenus un, comme les deux moitiés du cœur de l'homme qui est isolement double chez le fœtus ; mais la jouissance de l'anachronisme et de causer avec son propre passe (...) Il est admirable de vivre authentiquement un moment d'éternité soit toute l'éternité, puisqu'elle n'a pas de moment. (18)

On est encore proche du principe pataphysique de l'identité de toutes choses. Un instant est égal à l'éternité puisqu'absolument l'infini du temps est composé d'une succession d'instants tous indifférenciés, et cette indifférenciation (ne pourrait-on pas parler d'indifférence à l'égard du temps?) réduit l'opposition de l'instantané et de l'éternel. N'étant plus senti dans son étirement entre le passé et le futur du sujet, mais vécu simultanément en plusieurs de ses points tous indifférenciés par Sengle qui a acquis la maîtrise du temps, ce dernier va éclater. Eclatement du temps romanesque qui est en effet discontinu mais aussi éclatement intérieur du sujet de la perception du monde par Sengle qui gagne l'éternité en multipliant les perspectives du temps pour être plus réel que Soi, pour jouir du jeu de miroir, en réintégrant son double :

Si un moment du passé ou un moment du présent existait en un point du temps, il ne percevrait point ce Plus quelque chose, qui est tout simplement l'acte de le percevoir. Cet acte est pour l'Etre qui pense la plus haute jouissance comme il y a une différence entre elle et l'acte sexuel des brutes comme vous et moi.

Pas moi, rectifia Sengle. (19)

En fait, l'expérience de Jarry/Sengle est purement littéraire et ne semble pas avoir largement débordé dans le champ du vécu, car seule l'écriture rend possible cette jouissance, système clos où s'investit le désir et qui «chasse dehors les verrous». L'écriture de Jarry peut être dite fantastique dans la mesure où s'y inscrit le désir de dédoublement et de réduction du temps. C'est cette expérience d'efflorescence du fantasme à partir de la plus triviale réalité qui rend

difficile et étrange ce roman d'un déserteur; texte expérimental en quelque sorte où pour la première fois, Jarry va affronter le réel et pour cela forger une arme de subversion, la Pataphysique qui affirmera (ne fût-ce que le temps d'un texte) la primauté, la toute-puissance et la toutejouissance du vouloir de l'individu.

Jacques BONNAURE

Notes

- (1) C. DEDEYAN : Le Nouveau Mal du Siècle, de Baudelaire à nos jours, t. II, p. 565, Paris, SEDES, 1972.
- (2) Œuvres Complètes, tome I, Pléïade, p. 793.
- (3) id. p. 794.
- (4) id. p. 828.
- (5) id. p. 821.
- (6) id. p. 763.
- (7) id. p. 753.
- (8) id. p. 341.
- (9) id. p. 793.
- (10) id. p. 669.
- (11) id. pp. 343-344.
- (12) id. p. 799.
- (13) id. p. 750.
- (14) id. p. 754.
- (15) id. p. 794.
- (16) id. p. 749.
- (17) id. p. 799.
- (18) id. p. 768.
- (19) id. p. 769.

'Pataphysique et Pensée Sauvage

ESSAI DE TYPOLOGIE EPISTEMOLOGIQUE (SIC).

«L'homme raisonnable... doit faire par science ce que le vulgaire ne fait que par hazard.»

Claude Irson, Nouvelle méthode pour apprendre facilement les principes et la langue françoise, Seconde édition, Paris, 1662, Préface.

«Le fromage archétypal n'est donc pas le même pour moi, selon que je pense en français ou en anglais».

Lévi-Strauss, Anthropologie Structurale, Paris, Plon, 1958, p. 107.

Les Jivaros de la critique contemporaine ont toujours cédé à la tentation — bien illusoire — de réduire la 'pataphysique à des concepts dont le statut épistémologique que la pensée occidentale leur confère n'est plus à mettre en question : psychanalyse, phénoménologie, surréalisme... Tout y passe. L'analogie a toujours permis d'inscrire l'inédit dans la grille du déjà-vu... et du déjà compris (ou supposé tel).

Ce n'est donc pas sans appréhension que nous entreprenons la présente étude, car, si nous n'avons pas l'étoffe de réducteur de têtes, nous tenterons cependant (que Faustroll nous pardonne!) sinon de poser une équivalence, du moins de mener un parallèle — qui s'écartera parfois de sa direction première — entre deux modes de penser similaires, et ce en toute conscience de la quiddité pataphysique d'une telle démarche.

Au principe de toute propédeutique pataphysique est la Définition, désormais classique, qui figure au Livre II, Chap. VIII, du Faustroll :

La 'Pataphysique est la science des solutions imaginaires qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité.

Il n'entre pas dans nos intentions de gloser, une fois de plus, ce principe de base mais simplement d'en tirer la conséquence élémentaire et immédiate : ce qui semble être, est. La 'pataphysique, on le voit clairement, accorde à l'imaginaire le statut épistémologique dont on l'avait privé voici des lustres. Depuis Descartes , en effet, qui a instauré une nouvelle mathésis et par là même redistribué les cartes de notre savoir, l'imaginaire a été évacué des pratiques scientifiques occidentales pour se voir claustré, au profit de la matière et du quantifiable, dans l'étroitesse d'une sémeiotique de la folie ou de l'art (1). Cette constatation, dans le fond élémentaire, n'est pas sans portée étiologique : il était normal que la 'pataphysique fût pressentie puis découverte et formulée en milieu artistique. Cette «thèse», disons-le en passant, rend encore compte de ce que la 'pataphysique participe plus de l'ordre de la lexis (nous considérons le signe dans son acception linguistique et para-linguistique : peinture, dessin...) que de l'ordre de la praxis.

Ce réinvestissement de l'imaginaire dans le domaine scientifique nous a engagé à rapprocher la 'pataphysique de la pensée proto-cartésienne, qui en est comme la métaphore et dont la configuration et l'articulation se renvoient, selon nous, en un jeu mutuel.

(1) Il est d'ailleurs significatif qu'à l'Age Classique le fou et le poète participaient du même statut de marginalité. (cf. Michel Foucault : *Histoire de la Folie à l'Age Classique*, Paris, Gallimard, 1972).

Appréhendons brièvement la «pensée sauvage» dans sa physiologie élémentaire, dégageonsen la géométrie de base (2). Existe-t-il une différence d'essence entre la pensée sauvage et la pensée non-sauvage ou rationnelle? Longtemps l'anthropologie a répondu par l'affirmative, en postulant un non-respect, chez le «primitif», de ce que de bonnes âmes appellent la «logique fondamentale». Pour Lévy-Bruhl, en effet, le sauvage faisait fi des principes élémentaires de non-contradiction et de non-participation. Il (Lévy-Bruhl) en est revenu. Nous aussi. Ainsi que l'anthropologie contemporaine, qui, fille du «grand René» (3) et lectrice de certain Discours, pose l'universalité du bon sens et de la logique. La spécificité de la pensée sauvage réside donc de nos jours (jusques à quand?) dans la façon de mettre en œuvre cette ratio, autrement et cartésiennement dit : dans la méthode. Alors que la pensée de l'homme occidental est hypothético-déductive, l'homme primitif (qui, on le verra, est peut-être «d'avant-garde») répond plutôt à l'intuition et au signe (4). Ses lois, ses règles, ses institutions, en un mot sa culture, il les a élaborées empiriquement. Sa lecture du monde n'est pas systématique, sa science est du «bricolage», ou encore de la magie :

Il existe deux modes de pensée scientifique... l'un approximativement ajusté (au niveau de) la perception et de l'imagination, et l'autre décalé... (5).

C'est de ce décalage, de cette distanciation épistémologique qu'est né le savoir rationnel. D'une lecture qualitative, qui était *aussi* celle de l'Occident (nous y reviendrons), l'on est passé, avec Descartes, à une lecture quantitative des choses. Désormais, l'homo rationalis expulse de son discours les apparences, les qualités ouvertes ou occultes. Le monde s'inscrit dès lors dans une *mathésis* dont le dispositif ne retient que les propriétés mécaniques de l'objet. Le signe fait ainsi place à l'étendue. (6)

L'on peut dès à présent rendre compte de la typologie de ces systèmes comme suit :

Pensée sauvage (raison)
 Pensée non-sauvage (raison)
 «entendement pur»

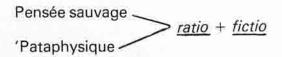
Cela nous amène à poser une question dont la réponse, petit à petit, nous acheminera vers notre propos explicite : le sauvage est-il à même de classer les objets scientifiques? En fait, il perçoit le monde comme un ensemble de signes qui nécessitent une lecture appropriée, appuyée par tout un réseau d'implications dont le mécanisme taxinomique est l'analogie. Ainsi, par exemple, le Bembe du Zaîre ne considère pas la cire isolément mais fait intervenir l'abeille, la fleur, la forêt... (7). Il l'appelle d'ailleurs bu ongo bwa mwetu, i.e. «terre de la forêt». Or la terre est un élément binaire pour cette ethnie : lieu de vie puisqu'elle produit les plantes nécessaires à

- (2) Pour les détails, nous renvoyons bien évidemment à CI. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- (3) dont G. Naudé a pu dire, à tort semble-t-il : M. Descartes... étoit un homme de mauvaise mine, qui n'avoit rien d'agréable... Il avoit aussi bien des visions dans sa tête qui sont mortes aussi bien que lui. in Naudaeana, Amsterdam, 1703, p. 125.
- (4) Il est plaisant, et significatif, à cet égard, de citer Jarry : Le signe seul existe. in César-Antéchrist (Acte Héraldique, sc. VII).
- (5) cf. Lévi-Strauss, op. cit., p.24. C'est nous qui soulignons.
- (6) On le voit, alors que la pensée cartésienne opère une spécification du savoir, la pensée sauvage, comme la 'pataphysique, ne rejette rien.
- (7) Nous suivons ici Pol-P. Gossiaux, Masques Bembe. Essai de sémeiotique des matières, des formes et des fonctions (sous presse).

l'alimentation, lieu de mort puisqu'on y ensevelit les défunts. La cire sera donc investie de deux signes (positif et négatif) et interviendra dans des pratiques magiques fastes (statuettes pour rendre les femmes fécondes) et néfastes (statuettes d'envoûtement). Ce qui ne doit pas, pour autant, nous faire oublier que le Bembe emploie *aussi* cette cire dans des opérations rationnelles, c'est à dire en mettant en œuvre ses propriétés mécaniques (coller un objet cassé, boucher un trou...)

Retenons de tout ceci que l'épistémé sauvage comporte, outre une ratio, une magia, un sur-savoir qui situe son objet dans l'imaginaire, dans «l'univers supplémentaire à celui-ci». De même la 'pataphysique (nous y voici).

La Science, en effet, par l'axiomatique qu'en établit le Faustroll, suppose — et valide — un éclatement des catégories du savoir, implique une révolution épistémologique. La 'pataphysique décroche «les cadres étroits de la logique» et insuffle une vie nouvelle à cette Nature, morte, victime de Descartes et ses thuriféraires. Comme la pensée sauvage, elle considère le monde dans sa dimension rationnelle — et emmerdrante —, prend pour objet la réalité — mais la réalité n'est-elle pas, à tout prendre (et même un peu plus), une fiction heuristique (i.e. pataphysique (8)? Comme la pensée sauvage aussi, elle s'installe et opère dans l'imaginaire, dans cet univers supplémentaire déjà évoqué, où rien ne vient contrecarrer «sa» logique, et dans tous les autres. Ce qui se résume ainsi :



«Tout et même les au-delà du tout». La 'pataphysique, ainsi que la pensée sauvage, sont des «systèmes» complets, totaux — mais qu'on nous comprenne bien, complétude n'est pas synonyme de finitude : une porte reste ouverte sur le champ des possibles que le pataphysicien cultive avec tout l'art que l'on sait.

La 'pataphysique ainsi envisagée peut être un retour à la pensée proto-cartésienne mais aussi une continuité qui trouve sa spécificité dans la prise de conscience de soi.

Philippe Van den Brœck

Institut Limbourgeois de Hautes Etudes Pataphysiques

⁽⁸⁾ Ce que semble inférer Paul Gayot : Expert en solutions imaginaires, le pataphysicien a besoin de cet univers-ci pour voir le supplémentaire. in Compendium Pataphysicum, p. 25.

Correspondance Inédite:

- Lettre inédite de Jarry à Vallette, présentée et annotée par Patrick BESNIER
- Jarry à la lettre (deux lettres inédites), par Philippe VAN DEN BRŒCK

Une lettre inédite de Jarry à Vallette.

Ecrit sur une feuille de 28,5 × 12 cm, pliée en sa largeur et rédigée sur les pages 1 et 3 dans «cette petite écriture serrée caractéristique des années 1893-94» (Catalogue de l'Expojarrysition p. 58).

Cette lettre est la deuxième de Jarry à Vallette ; la première, du 4 mars 1894, accompagnait l'envoi au «Mercure» de deux manuscrits ; une traduction du *Rhyme of the Ancient Mariner* de Coleridge et l'*Histoire tragique* qui allait devenir *Haldernablou*. Jarry obtint bien «prompte réponse», puisque cette nouvelle lettre est datée du 6 mars.

La réponse définitive attendue fut l'acceptation d'*Haldernablou* (publié dans le «Mercure de France» en juillet ; par contre la traduction de Coleridge ne parut que bien après la mort de Jarry.

Patrick BESNIER

Paris, le 6 mars 1894.

Monsieur,

Je vous remercie infiniment de votre aimable lettre : je n'attendais pas si prompte réponse, surtout avec vos travaux actuels.

Je ne suis pas étonné qu'une insertion ne soit pas possible ce mois ; j'attendrai avec patience — et d'abord votre réponse définitive, quand vous aurez plus de loisirs ; — mais je serais un peu découragé si vous n'acceptiez ni l'un ni l'autre manuscrit, parce que — pour la pièce du moins — c'est pensant que c'était ce que j'avais fait de mieux ces temps-ci que j'avais désiré ne point la voir publier ailleurs qu'au «Mercure». Mais je m'en remets entièrement à vous.

Je n'ai point parlé dans ma lettre des parts du «Mercure», craignant, si je m'offrais à souscrire si tôt, de paraître vouloir franchir bien vite une porte qui n'est pas ouverte à tout le monde.(1) Je serais très heureux d'être inséré une fois, mais après j'attendrai votre avis ; car j'ai horreur — par timidité ou fierté, je n'en sais rien — de poursuivre les gens de lectures de manuscrits, si bienveillants soient-ils et surtout parce qu'ils le sont. Il va sans dire que si l'on peut sans indiscrétion souscrire encore, avec l'organisation nouvelle, je serai très content de le faire.

Je ne vous presse point de lire ces deux œuvres un peu longues, puisque d'ici un mois au moins, ce serait inutile. Mais si vous aviez le temps de les parcourir avant, par exemple la prochaine représentation de l'Œuvre — où je vous ai toujours aperçu jusqu'ici — vous pourriez m'en dire un mot au passage et vous épargner la peine d'une lettre, qui me ferait grand plaisir, mais ne doit guère vous délasser de vos chiffres.

Je suis absolument de votre avis pour la disposition à donner à la Ballade. (2)

Avec mes remerciements anticipés — j'ai un peu plus d'espoir maintenant — je vous prie d'agréer, Monsieur, mes sympathies les plus sincères.

Alfred JARRY

(J'avais bien fait de vous écrire, car je ne croyais mon adresse connue que de Marcel Schwob, et peut-être — par l'Art Littéraire — de St Pol Roux.)

NOTES:

- (1) Jarry souscrivit effectivement à la Société Anonyme du «Mercure de France» en achetant, le 3 avril, quatre parts de cent francs.
- (2) A la traduction habituelle du titre de Coleridge par Le Dit du Vieux Marin, Jarry préfère la Ballade... Dans la lettre du 4, il suggérait : si ces vers trop courts tiennent trop de lignes, il serait facile de les composer comme prose, séparés par des traits.

Jarry à la lettre.

Henri Bordillon, qui présentait récemment trois lettres de Jarry à Jehan Rictus, soulignait, contre Michel Arrivé, l'abondance et la relative anecdoticité de la correspondance jarryque. L'occasion se présente à nous d'étayer, si besoin est, ses écrires.

Un éditeur facétieux et peu méticuleux, belge au demeurant a, il y a peu, éprouvé l'impérieux besoin d'offrir au jarryste gourmand deux nouvelles et inédites friandises. Au jarryste et à l'amateur de cartes postales, puisque la publication s'est effectuée sur tel support, peu rare, soit, mais assurément curieux.

Ce n'est pas tant le tirage restreint (200 expl.) de cette édition rapide que l'évidence positive de son imperfection qui nous poussent à reproduire dans ces pages un déjà-dit. Il convient effectivement, pour satisfaire les démangeaisons méta-langagières d'un grand nombre, et par un zèle tout pataphysique, rien que pataphysique, nous le jurons, d'achever de rendre opératoires ces deux textes. En effet, l'édition en question — et originale —, si elle respecte les lettres à la lettre (il s'agit d'un cliché), omet de dater les documents, les rendant ainsi à eux-mêmes, inutilisables, muets.

Nous n'éprouvons aucun ressentiment à l'égard du texte-tautologie, du texte donné et perçu pour lui-même. Nous n'éprouvons pas davantage de ressentiment à l'égard du texte-témoin, du texte qui permet de restituer au passé une économie partielle. Rien, partant, ne nous empêche d'œuvrer en ce sens. Ce que faisons en comblant de menues précisions le déficit de notre compatriote maladroit.

Philippe Van den Brœck

Institut Limbourgeois de Hautes Etudes Pataphysiques.

PREMIERE LETTRE:

(2 janvier 1903)

Mon cher ami,

Je vous souhaite un excellent 1903. Quant à moi j'inaugure l'an nouveau par une espèce d'influenza, depuis mardi. Je pense que cette calamité ne se prolongera pas et qu'il me sera loisible de faire une visite à votre famille un de ces jours dans l'après-midi. Je n'ai voulu confier à la poste que quelques envois, non précieux d'ailleurs.

Votre

Alfred Jarry

Ces lignes précieuses figurent sur une carte-lettre de format 11×15 cm. Le cachet du bureau de poste de la rue de Rennes fait loi du 2 janvier 1903. Sur le verso de cette carte on peut lire de la main de Jarry :

Monsieur Félix Fénéon 15, rue des Grandes Carrières Paris — 18e

DEUXIEME LETTRE:

(4 novembre 1904)

Mon cher ami,

Je m'adresse encore (ici : mot biffé) à vous pour savoir s'il y a moyen de se procurer un demi-tarif (ou un permis) Paris — Grand-Lemps, pour moi cette fois. Je vais y passer quelques jours avec Terrasse, mais Terrasse part tout de suite et moi pas avant mardi. Il suffit donc d'un seul permis.

Merci d'avance

Yours truly

A. Jarry

Cette demande a pour support une carte-lettre de même format que la précédente. Le cachet de la poste indique : 4 novembre 1904. De la main de Jarry est écrite au verso l'adresse suivante :

> Monsieur H-D Davray «les Sablons» par Moret (a) Seine et Marne

Dans le coin supérieur gauche figure l'adresse de Jarry : 7 rue Cassette.

(a) au lieu de Morets.

NOTE RELATIVE A LA PREMIERE LETTRE :

Dès 1896, Félix Fénéon, conseiller de La Revue Blanche et d'autres organes tels que La Revue Indépendante, La Vogue, etc., se lia d'amitié avec Jarry. Lien bénéfique puisque La Revue Blanche publia successivement Le Vieux de la Montagne, L'Autre Alceste, Les Paralipomènes d'Ubu, Questions de Théâtre et enfin la majeure partie des Spéculations. Cette amitié, après la chute de La Revue Blanche, ne se démentit pas, comme l'atteste cette lettre.

Il serait abusif, nous semble-t-il, de conclure de ce mot à une quelconque précarité de santé chez Jarry, bien que l'on sache les ennuis qu'il connut plus tard.

NOTE RELATIVE A LA DEUXIEME LETTRE :

Angliciste attitré du *Mercure de France*, Henry-D. Davray fut un traducteur éminent de Wells, dont Jarry compléta *The Time Machine* par son *Commentaire pour servir à la construction pratique de la machine à explorer le temps*. Davray eut également le mérite insigne de présenter Wilde — qu'il traduisit aussi — et Beardsley — qu'il ne traduisit pas — à Jarry.

Quant au Grand-Lemps, on sait que Jarry s'y rendait depuis le mois de novembre 1903, pour y travailler avec Terrasse à son *Pantagruel*.

Reste de ces deux lettres qu'il faudrait consacrer une étude — très circonspecte, il va sans dire — à l'importance du mardi dans la vie de Jarry (influenza, départ pour le Grand-Lemps et, de façon plus générale et constante, les mardi de Rachilde, avec en particulier la fameuse soirée du mardi-gras 1897 que relate Noël Arnaud (*Alfred Jarry*, t. 1, pp. 334 et sq.).

Documents Jarryques:

- Miettes Bibliojarryques, par Claude RAMEIL
- Addenda Germanica.

Miettes Bibliojarryques

Quelques ajouts à la bibliographie critique d'Alfred Jarry parue dans le numéro 1 2 de l'ETOILE-ABSINTHE.

Nous indiquons ces ajouts dans l'ordre des rubriques et sous-rubriques adopté initialement. Nous en profitons pour créer une nouvelle rubrique qui comprendra exclusivement les publications de la Société des Amis d'Alfred Jarry.

ERRATA:

p.115, SHATTUCK, Roger, Le type et le tic.

p.116, SOUPAULT, Philippe, Préface à Gestes et Opinions du Docteur Faustroll.

classés dans I, b sont à reporter dans I, c.

p.128, la date de l'article de Gilles DELEUZE est fausse. Supprimer provisoirement cette référence (recherches en cours).

Nous remercions de leurs apports : Rémy BELLANGER, Patrick FRECHET, Richard TIALANS et Sylvain DAVID.

1, b

ARESSY, Lucien : La dernière bohême. Verlaine et son milieu. Paris, Jouve et Cie édit., 1944. Voir pp. 161-176 «Ubu et Cie. (Fantaisie-préface de Rachilde, dessin de Jarry).

CAWS, Mary Ann (présenté par), Le Siècle eclate 2 : Theorie, tableau, texte, de Jarry à Artaud. Paris, édit. Lettres Modernes, 1978, 200 pp. Coll. L'icosathèque. (Etudes sur Artaud, Breton, Desnos, Jarry, etc.)

DAUMAL, René: Tu t'es toujours trompe. Paris, Mercure de France, 1970. (Pages sur Jarry et la 'Pataphysique.

JOUFFROY, Alain: BAJ. Paris, Le Musée de Poche, 118 pages, 1972. Voir pp. 48 et 51 sur Jarry.

NICOLA, Jean-Pierre: Thème astrologique de Jarry (petit dictionnaire des gens de la Vierge) in VIERGE, Paris, Le Seuil, 1958.

I, c

BARONIAN, Jean-Baptiste, avant propos à Le Surmâle suivi de Gestes et Opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien. Paris, Les Humanoïdes Associés, 230 pages, 1979. Coll. «L'Ange du bizarre».

VAN DEN BRŒCK, Philippe: Les Pouchinels. Institut Limbourgeois de Hautes Etudes Pataphysiques, 24 pages, 107 EP (1979). «Note liminaire» pp.5-6, «Technique» p.11, «Minutie» pp.21-22.

BROOK, Peter: avant-propos à *Ubu aux Bouffes*, texte du spectacle joué en 1977, Centre International de Créations Théâtrales, 110 pages, Paris, 1977. 1945

GILLEQUIN, Guy: Influences de Joyce et de Jarry, «Gavroche», 22 février. LŒWEL, Pierre: Sur Ubu Roi, «Les Lettres françaises», 21 avril.

1952

AUBRUN, J.-L.: Alfred Jarry (poème), «Quo Vadis», nº41-42-43, janvier-mars 1952.

1955

MAYOUX, Jehan: Jarry lu par Carrouges, «Bizarre», n°2 (NIIe série), octobre.

1957

XXX: Mimétisme et Réveille matin, «Les Nouvelles Littéraires», 31 octobre. (anecdotes sur Jarry)

1958

MARCEL, Gabriel: Ubu, «Les Nouvelles Littéraires», 27 mars.

1961

LACAN, Jacques : Remarques sur le rapport de Daniel Lagache, «La Psychanalyse», n°6, pp. 123-124. (sur Jarry et le mot «merdre»)

1963

DUVAL, Y. et VANCE, W.: *Une existence en forme de poisson d'avril* (Bande dessinée consacrée au Douanier Rousseau, où Jarry apparaît sous les traits d'un extravagant aristocrate), «Tintin» n°759, 9 mai 1963.

1966

PIEMME, J.-M.: (compte-rendu de Louis Perche: *Jarry*) «Revue des Langues Vivantes, XXXIV, N°1.

1970

GUILLOIS, André: Jarry Roi, «Plexus», n°34, 2ème trimestre.

RIGOULOT, Véronique : *Ubu Roi*, «Courrier Dramatique de l'ouest», N°91, *Spécial Jarry*. (sous la direction de V. Rigoulot).

1973

JOSSELIN, Jacques et D'ORANGE, Alain : Connaissez-vous mon père? (Bande dessinée de 2 pages racontant la vie de Jarry), «J2-Magazine», pp.48-49.

1974

DURANTEAU, Josiane: Alfred Jarry inconnu? «L'Education», nº 199.

M. L.: Jarry, «Magazine littéraire», n°89, juin, p.28, (sur le Caradec)

SHATTUCK, Roger: Jarry et la 'Pataphysique, Centre Dramatique de Lausanne, Cahier n°3.

VENELLE, Dominique: Aix, Orange, Avignon, «Spectacle du Monde», n°150, septembre. (Ubu à l'Opéra).

1976

COURNOT, Michel: Michel Soutter monte Ubu Roi. Jarry à voix basse. «Le Monde», 28 mars.

GODARD, Colette: Le Surmâle aux Ateliers de Lyon, «Le Monde», 28 décembre.

1977

ALEXANDER, Caroline: Peter Brook: Ubu est digne de Shakespeare, «L'Express», 28 novembre.

AMEDEE: L'Ile de Bran d'Hildebrand, «AARevue», n°99, novembre, pp. 2-4.

1978

BAIGNIERES, Claude: Aux Bouffes du Nord, le héros d'Alfred Jarry vu par Peter Brook, «Le Figaro», 30 novembre.

BEHAR, Henri: Le Théâtre expérimental, «Littérature», n°30, mai 1978, pp. 111-123. CARADEC, François: Alfred Jarry bretonnant avant l'heure, «A suivre», n°1, février.

1979

BEHAR, Henri : L'Avant-Garde comme relativité généralisée : la dramaturgie d'Alfred Jarry et le théâtre de notre temps, «Acta Universitatis Wratislaviensis, N°462, pp. 45-57.

CHERISEY, Philippe de : Jarry lecteur de Poe et de Shakespeare, «AARevue», n° 115, janv./février, pp. 35-37.

GAXOTTE, Pierre: Le Père Ubu n'est pas mort, «Le Figaro», 8 décembre 1979.

«Interférences» : JARRY, N°9, janv./juin 1979, revue publiée par l'Institut de Littérature Comparée de l'Université de Haute-Bretagne.

avec : Noël Arnaud, Henri Bordillon, François Caradec, Brunella Eruli, Lascaux, Jean Markale, Claude Rameil.

(Voir détail des articles à la rubrique des publications de la Sté des Amis d'Alfred Jarry.

VOLINE, Marc: Jarry après Ubu, «Les Nouvelles littéraires», 8 novembre.

111,5

ORGANOGRAPHES

N°8/9, 28 sable 106.

NERRA, Henri: Chronique parajarryque, pp. 11é-11.

IV: PUBLICATIONS DES AMIS D'ALFRED JARRY

ARNAUD, Noël: De Messaline au tzar de toutes les Russies, «L'Etoile-Absinthe», n° 1/2, mai 1979, pp. 53-67.

Le Président nous téléphone..., «L'Etoile-Absinthe», n°3, octobre 1979,

BEHAR, Henri: La culture potachique à l'assaut du Symbolisme: le cas Jarry, «L'Etoile-Absinthe», n°3, octobre 1979, pp. 32-43. BORDILLON, Henri: Présentation, p. 4; L'Amour Absolu, rêve mallarméen, pp. 35-51; Présentation de Messaline, p. 91; Présentation de Pégase et Notes, pp. 95-96 et 102-104, «l'Etoile-Absinthe», n°1/2, mai 1979. Présentation des lettres inédites de Jarry à Rictus, et notes, pp. 5 et 9;

Jarry en 1891, p. 51, «L'Etoile-Absinthe», n°3, octobre 1979.

CARADEC, François: Rabelais dans l'œuvre de Jarry, «L'Etoile-Absinthe», n°1/2, mai 1979, pp. 21-34.

EHRICH, Riewert: Bibliographie des œuvres d'Alfred Jarry traduites en allemand et des études et articles en allemand consacrés à Jarry, «L'Etoile-Absinthe», n°3, octobre 1979, pp. 54-58.

ERULI, Brunella: Sur les sources classiques de Messaline: collages et montages, «L'Etoile-Absinthe», n°1/2, mai 1979, pp. 69-87.

«ETOILE-ABSINTHE, N°1/2, mai 1979, avec : Noël Arnaud, Henri Bordillon, François Caradec, Brunella Eruli, Michel Lascaux, Jean Markale, Claude Rameil. 146 pages.

«ETOILE-ABSINTHE», N°3, octobre 1979, avec : Noël Arnaud, Henri Béhar, Patrick Besnier (sur Péladan et Barbey d'Aurevilly), Henri Bordillon, Riewert Ehrich. Menus comptes et propos rendus, avec Besnier et Bordillon ; retranscription d'une déclaration de Pascal Pia sur Jarry. 68 pages.

LASCAUX, Michel: La Menée Hennequin de Jarry, «L'Etoile-Absinthe», n°1/2, mai 1979, pp. 5-19.

MARKALE, Jean: La mythologie celtique dans l'œuvre de Jarry, «L'Etoile-Absinthe», n°1/2, mai 1979, pp. 105-117.

RAMEIL, Claude: Alfred Jarry. Essai de bibliogtaphie critique. 1943-1978, «L'Etoile-Absinthe», n°1/2, mai 1979, pp. 119-156.

N.B.: Les pages mentionnées ci-dessus pour le n°1/2 de «L'Etoile-Absinthe» sont celles de la première édition. Le bibliophile doit savoir qu'il existe deux éditions de ce numéro : l'une, tirée à 125 exemplaires en septembre 1979, l'autre (reconnaissable à sa pagination différente et à sa reliure noire) fut tirée à 100 exemplaires en octobre 1979. Ces deux éditions sont épuisées.

Claude RAMEIL

ADDENDA GERMANICA

ESSLIN, Martin: Der Blick in den Abgrund. Das Groteske in zeitgenössischen Drama in Frankreich, in Sinn oder Unsinn. Das Groteske im modernen Drama, Basel-Stuttgart, Basilicus presse, 1962 («theater unserer Zeit». Band 3), pp. 96-98.

id. – Das Theater der Absurden, Frankfurt, 1964, pp. 275-279.

NOBEL, Manfred: Nachwort und zu den Stücken: Der enthirnte Ubu, in Stücke für Puppentheater 1900-1945, Berlin 1974, pp. 347-356.

SCHWARZE, Hans-Dieter, Ubu, in Nota (Studentische Zeitschrift für bildende Kunst und Dichtung - Münich) N°1, mai 1959.

WERF, Fritz: Ubu Roi und das moderne Theater, in «Nota», N°1, mai 1959.

Menus comptes

et

propos rendus

MENUS COMPTES

La deuxième assemblée générale de la Société des Amis d'Alfred Jarry se tiendra à Rennes le week-end des 9 et 10 novembre 1980. Elle se déroulera dans la salle de classe du Lycée de Rennes où monsieur Félix-Frédéric Hébert dispensait sa science à Jarry, aux Morin et à quelques autres, et sera accompagnée de diverses manifestations culturelles et spectaculaires à la Maison de la Culture de Rennes : représentations théâtrales, spectacles de cabaret, conférences, animations diverses et exposition.

Le secrétariat de la Société s'occupera, le moment venu, de faciliter la venue dans la capitale bretonne des membres non-rennais de la Société. Mais il est nécessaire, dès maintenant, et suite à l'intervention de François Raymond lors de notre première assemblée générale, de demander à tous nos membres de bien vouloir indiquer au secrétariat, lors du renouvellement de leur cotisation, s'ils préfèrent que ladite assemblée se tienne le samedi 8 novembre ou le dimanche 9. On ne pourra tenir compte que des réponses qui nous seront parvenues avant le 30 avril 1980.

Certains de nos membres ont bien voulu s'indigner de ce que la publication de luxe 1979 ne leur était pas encore parvenue; qu'ils se rassurent : le retard sera prolongé au-delà de l'admissible. En effet, LEDA, opérette bouffe inédite de Jarry, ne sera publiée par les éditions Christian Bourgois qu'à la rentrée littéraire 1980. Un exemplaire de cette édition sera normalement envoyé à tous les cotisants de l'année 1979 même si, par quelque aberration, ceux-ci ne renouvellaient pas leur phynance pour 1980.

Les membres de la Société désirant collaborer aux prochains numéros de «L'Etoile-Absinthe», ou possédant des documents qui mériteraient d'y être reproduits, sont expressément invités à se faire connaître au plus tôt au secrétariat.

Le programme des quatre numéros de l'année 1980 est établi ainsi :

 N°5/6: Dossier Félix Fénéon (comprenant toute la correspondance connue à ce pur entre Fénéon et Jarry, des lettres de Fénéon à Mirbeau, etc...) orné d'un complément relatif à Jarry et la Belgique;

— N°7 : Suarès et Jarry (comprenant une pièce inédite de Suarès : Ubu-Dieu et divers textes de Suarès sur Jarry), dossier à l'initiative de Yves-Alain Favre :

 N°8 : Jarry et l'opérette, important dossier sur Jarry, Terrasse et le mirliton, à l'initiative de Patrick Besnier.

Les trois publications sont respectivement prévues pour avril, août et novembre 1980. Un article ne peut figurer au sommaire d'un numéro que s'il nous parvient, au plus tard, un mois avant la date prévue de parution.

Il reste entendu que tout article ou analyse sur Jarry ou tel autre écrivain de sa période, même s'il ne peut trouver place dans les dossiers prévus plus haut, sera accueilli avec le plus grand intérêt par le Secrétariat.

Richard Tialans nous écrit de Belgique ; «Sans doute connaissez-vous le roman-citations de Yak Rivais : Les Demoiselles d'A., paru chez P. Belfond en 1979. Composé de 750 citations, présentées sous deux formes : la première (pp. 23-82) en deux colonnes comporte à gauche l'auteur et le titre de l'ouvrage, à droite l'extrait choisi dudit ouvrage; la deuxième (pp. 85-124) est le texte continu de toutes les citations, sans indication de références.

Alfred Jarry y intervient à quatre reprises. La pagination entre parenthèses renvoit à la deuxième partie :

p. 44 (99) : L'Amour en visites p. 55-56 (106) : Le Surmâle p. 67 (113) : Ubu cocu p. 69 (115) : Ubu roi.

Toujours de Belgique, Philippe Van den Brœck nous écrit : «Lisant les annotations à Pégase, fragment inédit de la Dragonne, la note (d), page 94 (ou 101 pour la deuxième édition), je me permets de vous indiquer que la graphie du manuscrit n'est pas Painpôt (avec une sorte de «tilde» espagnol. Ce signe était fréquemment mais non impérativement utilisé au seizième siècle, et au début du dix-septième (et depuis la fin du 13ème dans les manuscrits) pour marquer la nasalisation, figurée en français par m ou n. Votre leçon est donc tout à fait exacte. D'ailleurs, la légende de l'image est décrite dans une langue datant, selon moi, de la fin du 16e ou du début du 17e, de loin donc postérieure à la date de la miniature...

Henri Béhar a publié dans le n°462 d'«Acta Universitatis Wratislaviensis» un remarquable article, riche en aperçus nouveaux sur le théâtre de Jarry, et intitulé : L'Avant-Garde comme relativité généralisée : la dramaturgie d'Alfred Jarry et le théâtre de notre temps.

Après une représentation de l'Objet Aimé du 1 au 31 décembre à la Cartoucherie de Vincennes par le théâtre du Grolétaire, animé par Maria Stockmort, suivant de peu une représentation d'Ubu sur la Butte suivi d'Ubu enchaîné, par le Théâtre de la Lucarne, du 2 octobre au 6 novembre 1979 à l'Union Chrétienne des Jeunes Gens (!) 14, rue de Trévise, Alfred Jarry sera de nouveau à l'affiche parisienne à partir du 21 janvier 1980 avec le Manoir en-chanté (!), représenté par Brigitte Girardey et sa troupe à l'Art-K-d'dée Mi des Beaux-Arts, 6 bis cité Véron.

Par ailleurs, la Compagnie de Philippe Adrien prévoit de monter pour mars-avril, à Reims, la trilogie ubique. Dans le même temps, on annonce un **Ubu démocrate**, par le Théâtre de la jeune lune, à Paris, et un **Ubu** papa par la compagnie du Point du Jour à Bordeaux, ce dernier spectacle «inspiré du héros de Jarry» étant conçu comme un spectacle «à l'usage des enfants des classes maternelles» (!).

Gilles Henry, membre fondateur, vient de publier aux éditions Charles Corlet de Caen un remarquable ouvrage intitulé Promenades en Basse-Normandie avec un guide nommé Flaubert. Abondamment et judicieusement illustré, un tel livre, strictement limité à 150 exemplaires, fait rêver à ce que pourrait être des Promenades en Haute-Bretagne avec un guide nommé Alfred Jarry.

Catherine Sthelin vient de soutenir, sous la direction de madame Debon-Tournadre, un mémoire de Maîtrise intitulé : Le thème de la Mort chez Jarry.

René Bonargent, après une exposition de

dessins à Limoges et une autre à Metz, vient d'orner de quelques interventions plastiques L'une; l'autre, étrange roman de Georges Mérillon; pour tous renseignements s'adresser à R. Bonargent : 1/10 rue du Rochat, 36000 Châteauroux.

Gabriel Paris (189 rue Ordener, 75017 Paris) après une étonnante édition de II pleut de Raymond Queneau, soumet aux bibliophiles, une édition de l'Hiver qui vient de Jules Laforgue, rehaussée d'eaux-fortes. Il prépare une édition du Faustroll.

Une étrange revue rennaise, au titre inspiré de Burroughs, Actualités du Monde libre, (M.J.C. Rennes-centre, 9, rue de la Paillette 35000 Rennes) consacre une partie de son numéro 2/3 de l'année 1979 au texte des chansons du groupe pop : Père Ubu, animé par David Thomas. On ne trouvera qu'un lointain rapport entre l'œuvre de Jarry et ces chansonnettes. On notera toutefois le chœur de The modern Dance : «merdre, merdre...»

Patrick Fréchet et Gilbert Fosfoudis animent la «revue nègre», dont le n°1 vient de sortir. Comprenant un important dossier Queneau, la revue peut être obtenue en envoyant 25 F à Patrick Fréchet, 11 rue Louis Rousset, 84000 Apt. Le même édite, dans les premiers jours de février 1980, un catalogue de livres anciens comprenant une importante section consacrée à Jarry et à la littérature fin de siècle.

Vient de paraître le premier numéro de la revue «A L'ECART». Au sommaire : une pièce restituée à Toulouse-Lautrec, un important dossier Baragnon comprenant un curieux inédit : le Dit de l'honnête Sodomite , des études sur les rapports Louise Colet-Alfred de Musset, sur Nerval, sur Darien, et un très intéressant article du regretté Pascal Pia sur un plagiat de Guillaume Apollinaire. Le prochain n°, à paraître en avril 80, sera un «Spécial Renée Vivien» truffé de nombreux inédits.

Pour tous renseignements, écrire à William Théry, Editions «A l'Ecart» 9, rue Nationale GOUY 02420 — Bellicourt.

PROPOS RENDUS

PELADAN

Joséphin PELADAN : La Décadence latine : I Le Vice Suprême. Il Curieuse! III L'Initiation sentimentale. Préfaces de J.P. Bonnerot. Slatkine, Genève, 1979.

Les Editions Slatkine entreprennent, non sans audace, la réalisation intégrale de l'Ethopée dans une présentation belle quoique funèbre (couvertures noir et argent) à un prix presque modique. Il s'agit bien sûr de «reprints», sans ambition critique, mais chaque volume est précédé d'une préface de J.-P. Bonnerot (Président de la Société Péladan). M. Bonnerot annonce, pour couronner la réédition, un volume consacré à Péladan romancier où, sans doute, il développera les idées esquissées dans les préfaces. Il est donc trop tôt pour exposer le Péladan de M. Bonnerot au vu des seules trois premières introductions, et les remarques qui suivent sont provisoires.

L'approche du sâr aujourd'hui est le plus souvent anecdotique et ironique : un bon exemple, récemment, en fut donné par la réédition du Vice Suprême dans la collection «les Pâmés» : ce titre dit tout. Mais pour riche qu'elle soit, et tentante, la rime Péladan-décadent est fausse. Baju là-dessus s'est exprimé sans équivoque, le sâr n'est pas des siens. Il y a certes du décadent chez l'auteur de L'Androgyne, mais c'est peu de dire que ce n'est pas le meilleur de lui-même, c'est la part de ce qu'il refusait et refoulait (sans y parvenir, naturel-lement).

M. Bonnerot, au contraire, prend Péladan au sérieux. Il le nomme «le Maître» et se passionne plus pour ce que Péladan voulait exprimer que pour ce qu'il écrit. Seules comptent les intentions, le vaste message; il «invite le lecteur à suivre au long des vingt-et-un romans que forme la Décadence latine cette voie magique préconisée par le Maître et qui n'a rien de commun avec les voies goétiques ou hyperboliques préconisées par quelques prétendus occultistes de la Belle Epoque». (Préface au Tome I).

Ce ne sont pas les contradictions ou les vertiges de Péladan qui l'intéressent, mais ses certitudes, sa doctrine. Cette lecture du sâr n'est donc ni critique, ni historique : pas un mot, par exemple, de l'inattendue conclusion de Curieuse! De même, M. Bonnerot se refuse

à voir dans Le Vice Suprême une peinture de mœurs — ce qui est autrement paradoxal.

Ce propos est autrement ambitieux que la lecture «pâmée» de L'Ethopée. On peut se demander si elle est globalement soutenable, si elle peut nous rendre le sâr lisible aujourd'hui. Sans doute, ce n'est pas le but de M. Bonnerot et, de toute façon, les prochains volumes nous apporteront plus de précisions.

Je n'ai point parlé des textes. Le préfacier n'explique pas le choix des éditions retenues. Pour le Vice, il s'agit de l'édition Chamuel de 1896, au lieu de l'originale, c'est à dire sans le frontispice de Rops, mais avec une «syntérèse» et surtout le Schéma de concordance (qui n'apparaissait pas dans les premiers volumes du cycle). La préface de Barbey y figure.

Il va de soi que chacun doit lire maintenant le monument péladanesque auprès duquel la Recherche proustienne ressemble à une gaudriole d'Armand Sylvestre.

Patrick BESNIER

Les «reprints» des Editions Slatkine

Les éditions Slatkine (5, rue des Chaudronniers, 1211 Genève 3 — Suisse) ont réimprimé en 1975 les Œuvres complètes d'Alfred Jarry d'après l'édition, due à René Massat, de Monte-Carlo et Lausanne de 1948. Quoi qu'on en puisse penser, ladite édition reste, au moins jusqu'à l'issue du second tome de la Pléīade, la seule édition «complète» des œuvres de Jarry. Elle peut s'acquérir, en quatre volumes reliés, au prix de 1500 FF.

Les éditions Slatkine ont également réimprimé les collections suivantes (1) :

- «Antée» 975 FF
- «Art littéraire» (L') 450 FF
- «Canard Sauvage» (Le) 900 FF
- «Damier» (Le) 300 FF
- «Essais d'Art libre» 1025 FF
- «Festin d'Esope» (Le) 375 FF
- «Plume» (La) 750 FF
 - «Revue Blanche» (La) 13.500 FF
- «Soirées de Paris» (Les) 900 FF
- «Vers et Prose» 5400 FF
- (1) Tous les prix suivants sont approximativement donnés en francs français, sur la base d'un triplement du prix en francs suisses.

Fernand Khnopff

Au Musée des Arts décoratifs, une belle exposition rassemble (jusqu'au 31 décembre 1979) cent cinquante œuvres de Khnopff. Elle permet de mieux mesurer l'originalité (en dépit de l'obsession préraphaélite) mais les limites aussi du rêveur de Fosset. Sa grandeur tient, on le sait, à une fidélité patiente et presque somnambulique à quelques thèmes, quelques gestes, à un visage. On regrette que Memories son chef-d'œuvre, soit présenté sous forme seulement de diapositive.

Dans le solide catalogue édité pour cette exposition, entre divers essais, une étudetableau d'Hubert Juin replace Khnopff en son temps, au milieu des écrivains qu'il aima lire, fréquenter, parfois illustrer : communauté d'esprits plutôt qu'influences, - l'univers du peintre est trop défini pour que s'y glisse jamais un autre que lui-même. Auprès de Mallarmé et Maeterlinck, place doit être ici faite à Péladan. Comment le discret, l'élégant Khnopff put-il se faire le «complice» (H. Juin) d'un sâr quelque peu voyant et tapageur? Et non pas une fois, mais de façon répétée : frontispices d'Isthar, du Panthée, de Femmes honnêtes - et peutêtre de la Victoire du Mari (ce n'est pas éclairci), en même temps que sa participation régulière aux Salons de la Rose + Croix (on se souvient de la concise mention qu'en fait Jarry dans les troisièmes Minutes d'Art). Cette alliance a quelque chose d'étonnant, d'autant que Khnopff n'y mettait apparemment que la distance que conservait avant lui Rops vis-à-vis du sår.

Quelques regrets: le catalogue ne mentionne pas les vitrines consacrées à Khnopff et ses écrivains; la biographie est vraiment succinte elle signale par exemple que le peintre créa décors et costumes pour la Monnaie de 1903 à 1913: on eût aimé quelques précisions sur ces dix ans d'opéra! Notons une erreur: le ballet Isthar de Vincent d'Indy auquel Khnopff travaille en 1913 n'a rien à voir, malgré leur titre commun, avec le roman de Péladan.

P. BESNIER

D'une exposition londonienne

La plupart des peintres qu'aima Jarry sont — avec nombre d'autres! — représentés à l'exposition de la Royal Académy, Pos-Impressionnism. On y voit, jusqu'au 16 mars 1980, d'admirables Gauguin, des Bonnard, Sérusier, etc. Mais l'incontestable cœur de l'exposition est le n 2 du catalogue, la si pure et si noble composition d'Alphonse Allais, Première communion de jeunes filles anémiques dans la neige, qui recueille les suffrages admiratifs des connaisseurs.

De Filiger, la Sainte Famille de la collection Altschul. «Plutôt que toute dissertation (...) remirons-nous dans l'ivoire des faces et des corps...» La notice consacrée au peintre dans le catalogue indique : «He commited suicide», ce qu'il nous semble n'avoir jamais lu ailleurs. Quel lecteur compétent nous en dira davantage?

Dans le même catalogue (il est gros et beau), un essai, à la page 25, évoque les Salons de la Rose + Croix et cite, de Péladan, L'Art chlorotique. Avouons que le sâr l'avait cherché!

P.B.

Ecrire «artiste».

Hubert Juin, dont la parfaite connaissance du XIXe siècle, n'est plus à louer, nous offre chez Bourgois, dans sa collection «Fins de siècle», après Lorrain, Rebell, Mirbeau et Schwob, quatre romans des Goncourt.

A dire vrai, nous n'avions pas lu une seule ligne des deux frères avant ces rééditions : le plaisir pris en a été d'autant plus grand. Reste que, malgré Germinie Lacerteux, nous lui préférons la rigueur incertaine de la Fille Elisa ou la fascinante et théâtrale histoire de la Faustin, romans écrits par Edmond seul.

Sans doute, les démêlés des Goncourt avec Zola et le Naturalisme naissant n'intéressent plus guère aujourd'hui que les professionnels de l'histoire littéraire, mais reconnaissons que les romans de Jules et Edmond de Goncourt nous frappent justement par ce qu'ils semblent contenir d'irréductible à une telle querelle : un flou de l'écriture, baptisée «artiste», un goût du portrait synthétique, du raccourci saisissant; et tout ce que leur doivent Lorrain et Mirbeau, particulièrement ce dernier, apparaît alors très clairement.

En somme, ces rééditions permettent d'éclairer la fin du dix-neuvième siècle français en montrant qu'il y a bien, par leur intermédiaire, continuité de Flaubert à Mirbeau — et ne seraitce que pour cela, ces rééditions sont pleinement justifiées.

Henri BORDILLON

Féérique Montpellier

Les Editions FATA MORGANA, dont le catalogue est surtout constitué de textes peu connus ou oubliés, viennent de publier, après Gauguin dans son dernier décor et Briques et tuiles, un troisième volume de Victor Ségalen : le double Rimbaud, article déjà paru dans le «Mercure de France» du 15 avril 1906 et complété de textes et documents parfois inédits, réunis et commentés par madame Dominique Lelong, le tout judicieusement préfacé par Gérard Macé.

Ségalen s'est longtemps interrogé sur la palinodie vitale de Rimbaud, le fascinant auteur du Bâteau Ivre choisissant un jour de vivre uniquement, reniant son œuvre («c'était mal») et dégoûté de la poésie au point de ne plus pouvoir supporter la lecture d'un seul vers...

Mais il n'y a palinodie que si véritablement Rimbaud fut poète, ce que Ségalen se demande dans son Journal, comme lors d'une escale à Aden, il enquête auprès des frères Rhigas. Un tel problème est crucial pour Ségalen, alors à l'initiale de son œuvre car, s'il admire Une Saison en Enfer et le Bâteau lvre, il considère les poèmes de jeunesse et les Illuminations comme des textes qui, non destinés à la publication, sont d'une écriture délibérément, et regrettablement, «intransitive».

Or Ségalen, lors de ce même séjour à Aden, découvre les livres de Jules de Gaultier, chroniqueur au «Mercure de France» et théoricien du «bovarysme», selon lequel on peut se vouloir quelqu'un autre que celui que l'on est «en profondeur», au risque de dramatiquement se tromper. Alors l'incompréhensible «dédoublement» de Rimbaud s'explique : le poète du Sonnet des voyelles se méprit sur lui-même, se voulant quelqu'un d'autre, et de le réaliser ne devint plus personne, de son vivant du moins! Quant aux brouillons inédits où Ségalen

projette curieusement de faire des parallèles entre Rimbaud, Gauguin, Claudel ou Evariste Gallois, ils rendent compte de la persistante fascination de Ségalen pour le poète adolescent...

Par ailleurs, les mêmes éditions ont publié, à la fin de l'année 1979, les trois premiers volumes d'une nouvelle collection : «la Bibliothèque artistique et littéraire», dévolue à la littérature «fin de siècle». Les trois premiers volumes en sont séduisants : le Remy de Gourmont, parce que ses Proses moroses, courts textes publiés en 1894 au «Mercure de France» ne se trouvaient plus que dispersés, en appendice aux rééditions de Couleurs et du Pélerin du Silence, et qu'ils sont emplis d'une délectable intelligence acide; le recueil d'articles d'Apollinaire, ensuite, parce qu'ils n'avaient jamais encore été recueillis en volume; et enfin le Lewis Caroll, dont le Frelon à perruque représente un important fragment, inédit en volume lla traduction française en était déjà parue, voici plusieurs mois, dans le «Monde des Livres»), du huitième chapître de Through the Lookingglass, livre aussi troublant, et littérairement exemplaire, que l'Amour Absolu.

Henri BORDILLON

La

Quatrième Tournée de
L'ETOILE - ABSINTHE
a été tirée à 200
exemplaires pour le
compte de la Société
des Amis d'Alfred
Jarry

Dépôt légal : 4ème trimestre 1979.

Imprimerie des Editions «A l'Ecart» — 9, rue Nationale — GOUY — 02420 Bellicourt